

L'Action Française

REVUE MENSUELLE

\$2.00 par année

DIRECTEUR: ABBÉ LIONEL GROULX



SOMMAIRE

L'ACTION FRANÇAISE	Mot d'ordre: SECOUONS LE JOUG.....	65
Abbé ARTHUR ROBERT	NOTRE INTÉGRITÉ CATHOLIQUE.....	66
ANATOLE VANIER	UN GRAND PRIX D'ACTION FRANÇAISE....	84
Abbé F. CHARBONNIER	NÉRÉE BEAUCHEMIN.....	86
Es. MINVILLE	LES AMÉRICAINS ET NOUS.....	97
Abbé LUCIEN PINEAULT	LES CAUSES DE NOTRE MAL.....	106
F. W. GERRISH	UN QUÉBEC INDÉPENDANT.....	117
LA RÉDACTION	A TRAVERS LA VIE COURANTE.....	121
JACQUES BRASSIER	LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE.....	124
PARTIE DOCUMENTAIRE	CORRESPONDANCE ROBB-SENÉCAL.....	126

LIGUE D'ACTION FRANÇAISE

369, RUE ST-DENIS

TÉLÉPHONE: EST 1369

MONTRÉAL.

Canadiens-Français

Soyons fiers de nos institutions

NOS ÉPARGNES

dans nos banques

NOS PLACEMENTS

dans nos industries

NOS ACHATS

chez nos marchands

NOS ASSURANCES

à la compagnie d'assurance sur la vie

"La Sauvegarde"

Une compagnie prospère offrant des garanties indiscutables, d'une expansion considérable.

Au-delà de treize millions d'assurance en force.

Consultez nos représentants ou adressez-vous directement au bureau principal

Édifice de "LA SAUVEGARDE"

Angle Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

L'Action française est l'organe de la *Ligue d'Action française*, centre d'action au service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont : M. l'abbé Philippe PERRIER, président; MM. Anatole VANIER, avocat, secrétaire général, Louis HURTUBISE, ingénieur civil, trésorier, M. l'abbé Lionel GROULT, professeur à l'Université de Montréal, M. l'abbé Lucien Pineault, professeur à l'Université de Montréal, MM. Arthur LAURENDEAU, professeur; Antonio PERRAULT, avocat, professeur à l'Université de Montréal, Emile Bruchesi, avocat, Montréal.



ARTICLES DE BUREAUX
LE PLUS GRAND CHOIX SANS
EXCEPTION

Garnitures de bureau en cuivre, encriers, etc.

Classeurs de bureau. Aigiseurs automatiques.

Plumes Réservoir, Crayons or, argent. Cahiers et livres blancs à feuilles mobiles.

Boîtes en métal à argent, à lettres, à documents.

Machines à écrire, papiers et accessoires.

Sous-mains buvard, paniers, protège-chèques.

Certificats, sceaux en métal et en caoutchouc.

Travaux d'impression et de reliure.

Attention spéciale apportée aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE
 D'ARTICLES DE BUREAU.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires. Papetiers. Importateurs
 43 Notre-Dame-Ouest. Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
 son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Le Cinéma Canadien compte sur vous...

Et ce n'est pas pour des prunes, évidemment ! Comme lecteur de l'*Action française*, vous devez être à même de juger si l'œuvre d'assainissement moral entreprise par nous dans le monde du film *mérite ou non votre encouragement*.

Au fait, ce n'est pas un encouragement, ni même une souscription patriotique que nous venons vous demander :

Nous avons au contraire à vous offrir quelque chose qui, au point de vue strictement commercial, a la valeur et l'attrait des meilleurs placements.

Nos actions privilégiées à 8%... achetez-en !

Au moins une, si votre bourse ne vous permet pas de faire davantage. Vous y trouverez les profits alléchants des entreprises de grande envergure... sans les risques de "cculage" des bluffs américains ! Et vous aurez en plus la satisfaction de contribuer à une œuvre essentiellement moralisatrice et féconde au sens national du mot.

Notre prospectus vous renseignera plus à fonds, demandez-le.

Le Cinéma Canadien Limitée

BUREAU : IMMEUBLE BANQUE NATIONALE

Téléphone: Main 2539

99, RUE SAINT-JACQUES - - MONTRÉAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Nécessaires d'écoliers

AOUT ! la fin de ce mois marque aussi la fin des vacances. Écoliers et écolières songent, avec mélancolie, qu'il leur faudra bientôt réintégrer leur classe. Les parents, eux, se préoccupent des multiples besoins des chers petits, et cela ne va pas sans beaucoup de sollicitude. Ce qu'il en faut d'objets pour garnir les goussets d'un potache ! Il lui faut : une médaille scapulaire d'argent, de vermeil ou d'or; un chapelet à monture solide; bien utile aussi la montre d'écolier avec mouvement à ancre, le seul recommandable; le mouvement à cylindre ne s'accommode guère des gambades de la gentille écolière. Le boîtier pourra être en nickel, en argent ou en doublé or. Nous recommandons le porte-mine *Eversharp*, universellement connu; c'est le seul porte-mine à pointe rayée, grâce à laquelle la mine ne peut ni tourner, ni glisser. Nous en avons une grande variété dans les modèles rond, octogonal, long ou mignon. Choisissez de préférence le porte-mine réservoir, simple, pratique, durable, avec un réservoir de bonne contenance, et l'extrémité de la plume en iridium natif inusable. Le porte-plume doit être hermétique et ne jamais suinter. Maintenant, il ne faut pas oublier le couvert et le rond de serviette, et la timbale en plaqué argent aux dessins unis: ils sont les meilleurs. Ajoutons un canif, un porte-clefs, une chaîne de montre, et nous terminerons par la trousse de toilette, qui ne doit pas être encombrée d'objets inutiles; mais que ceux qu'on y mette, soient de bonne qualité. L'ébène convient aux garçonnets, tandis que pour mademoiselle l'ivoire français, le plaqué argent sont les matières les plus appréciées. Tous ces objets sort étalés sur nos rayons, en grande variété de dessins et de prix.

SCOTT & BOUSQUET FRÈRES,
LIMITÉE

479-est, rue Sainte-Catherine, - - Montréal

Recommandez-vous de l'**ACTION FRANÇAISE** chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Il nous en faut !

*Des contremaîtres,
des chefs d'ateliers instruits!*

Si nous voulons exercer quelque influence dans le monde de l'industrie de la mécanique, c'est là le seul moyen d'y parvenir : acquérir l'habileté manuelle, les connaissances théoriques et pratiques nécessaires aux ouvriers experts.

L'École Technique travaille à leur formation

...Si un de vos enfants, un ami, une connaissance se sentent attirés, poussés vers la Mécanique, la Chimie, le Dessin industriel, la Construction la Menuiserie, l'art du forgeron ou du fondeur, l'Électricité, n'essayez pas de les en dissuader, ne les détournez pas de si belles carrières, envoyez-nous les plutôt. Nous vous les "confesserons" et s'il y a possibilité d'en faire "quelqu'un" dans la branche choisie, nous vous en ferons part,

Demandez-nous notre prospectus; il est facile, intéressant de lecture, et joliment illustré de nombreuses gravures.

L'École Technique de Montréal
70-ouest, rue Sherbrooke, - Montréal



Une encre qui...

n'épaissit pas, n'oxyde pas les plumes, ne laisse aucun sédiment.

L'Encre en poudre "Royal"

bleu-noire

inaltérable, extra-fluide

\$1.00 le tube métallique d'un gallon

Recommandée aux écoles

Prix spéciaux pour grandes quantités

Les encres liquides "Royal"

sont de teintes bleu-noire, rouge, verte ou violette.

Les essayer c'est les adopter.

Exigez-les de votre fournisseur.

Les principaux libraires du pays les ont en vente.

ROYAL INK COMPANY

rues Prescott et Saint-Clair, Toronto

Dépositaire et agent distributeur:

S. T. GRENIER

99, rue Saint-Jacques, - Main 2539

Prix et renseignements donnés sur demande.



Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

L'École Française des Maîtres-Verriers au Canada.

...Elle est dignement et excellemment représentée par la maison "Hobbs Manufacturing Co., Ltd", la plus importante au pays et dont les peintres verriers appartiennent tous à cette école illustre.

Vitraux historiques et mythologiques Verrières religieuses, genre mosaïque

...sont entièrement fabriqués et peints chez nous, par nos artistes européens. Notre représentant se chargera gratuitement de vous faire un devis, sur demande.

HOBBS MANUFACTURING COMPANY LTD

MAIN 583

444 rue Saint-Jacques, Montréal.

LA PRÉVOYANCE

COMPAGNIE D'ASSURANCES

189 rue St-Jacques, Montréal.

Incendie, Vie, Accidents,-

Maladies, Vol, Responsabilité

Patronale, Glaces, Automobile :

GARANTIE

J.-C. GAGNÉ

Directeur-Gérant.

Tél. Main, 4310-11-12-13.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Bronze, cuivre ou fer martelé...

Si vous aimez le solide et l'artistique.

Si vous avez un travail délicat à faire exécuter dans l'un de ces métaux, nous mettons à votre service une équipe de maîtres-ouvriers d'un goût et d'une habileté remarquables. Ils interpréteront intelligemment *voire idée à vous* et la rendront avec une exactitude parfaite, pour peu que vous leur donniez les jalons nécessaires.

Nos états de service, nos références

Depuis nombre d'années, nous travaillons activement, à la satisfaction générale de tous nos clients. Voici, entre mille, quelques-uns de nos travaux, qui sont de véritables références :

Riches comptoirs en bronze, pour la Banque d'Épargne et la Banque Nationale.

Grilles finement ouvragées, pour la Banque d'Hochelaga.

Éléphants électroliers et chandeliers, lustres somptueux, appliqués minutieusement et artistement travaillés, faits pour le compte ou de l'École Polytechnique ou de l'Hôtel-Dieu, ou de MM. les Sulpiciens ou des RR. SS. de Sainte-Anne, etc., etc.

Et nous mettons le même soin, à renouveler les vieux objets en métal comme les candélabres, etc... faites-nous d'abord faire un "rafistolage" de ce genre, si vous voulez nous juger à l'œuvre !

Les ouvrages d'art en cuivre limitée

La seule maison canadienne-française, au Canada.

247, rue Sanguinet, - - - Montréal

Est 143

- Rockland 249

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

ROMANS

Pouvant être mis entre toutes les mains

Demandez le catalogue

LIBRAIRIE NOTRE-DAME

28-ouest, rue Notre-Dame

MONTREAL

BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siège Social: 7 et 9 PLACE D'ARMES, MONTREAL.

Capital autorisé.....	\$5,000,000.00
Capital versé.....	\$3,000,000.00
Fonds de Réserve et Profits accumulés.....	\$1,525,000.00

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : L'hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, C.P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin (Ltée), président "Société d'Administration Générale"; vice-président du Crédit Foncier Franco-Canadien.

Vice-président : M. W.-F. CARSLEY,

Vice-président et Directeur général : M. TANCRÈDE BIENVENU, administrateur "Lake of the Woods Milling Co."

M. G.-M. BOSWORTH, président de la "Canadian Pacific Steamships Limited"

L'hon. NEMESE GARNEAU, C.L., Québec, président Les Prévoyants du Canada.

M. ÉMILIE DAoust, Président de la Librairie Beauchemin, Limitée; Commissaire du Port de Montréal.

M. S.-J.-B. ROLLAND, Président de la Cie de Papier Rolland Limitée.

BUREAU DES COMMISSAIRES-CENSEURS

Président : Hon. Sir ALEXANDRE LACOSTE, ex-juge en chef de la cour du Banc du Roi.

Vice-président : L'hon. N. PÉRODEAU, ministre du Gouvernement Provincial, administrateur "Montreal Light, Heat & Power Consolidated.

M. J. AUGUSTE RICHARD, administrateur de l'Université de Montréal; président "Fashion Craft Manufacturers Limited".

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéficiaire, le vôtre et le nôtre

SECOUONS LE JOUG

On lira, dans cette même livraison de la revue, une remarquable étude sur la pénétration de notre pays par la finance américaine. Il y a là des statistiques qui donneront à méditer, qui sonnent presque une alerte.

Nous croyons qu'un jeune État comme le nôtre ne saurait se passer du capital étranger. Mais nous croyons aussi que le capital étranger ne doit jamais prendre la place du capital national; dans les entreprises qu'il fonde ou qu'il assiste, il doit en définitive concourir au bien public, sous peine d'être un désordre; par-dessus tout il ne doit jamais devenir tellement puissant qu'il crée un sur-État économique capable de tenir en laisse l'État politique.

La province de Québec ne s'achemine-t-elle pas rapidement vers ce dernier péril? Plus que jamais l'opinion publique doit se tenir éveillée. Ayons peur des succès trop rapides, véritables défaites qui se soldent par la domination de l'étranger. Songeons que notre capital n'est si faible que parce qu'il est inorganisé; une portion trop considérable est encore inactive ou opère contre nous dans des institutions étrangères. Saurons-nous créer des organismes économiques qui orientent toutes nos activités, toutes nos ressources vers les fins nationales? Saurons-nous développer, parmi nos compatriotes, un état d'esprit qui admette spontanément cette orientation? Disons-nous, plus que jamais, que l'indépendance économique est une condition de survivance.

Dégageons-nous de l'étreinte; secouons le joug.

VIVRE NOTRE CATHOLICISME

Le catholicisme est une doctrine de vie. Ensemble de vérités à croire et à pratiquer, il n'exige l'adhésion de l'esprit que pour commander la conduite. Intelligence et volonté, il les doit dominer, il les doit guider. Nos pensées comme nos actes ne sauraient échapper à son contrôle. Bien plus, s'il ne marque toute notre existence de son indélébile empreinte, il manque son but.

C'est affirmer sans plus que la religion n'est pas lettre morte dans le monde des croyants. C'est exprimer toute son efficace, c'est avouer sans détour toute l'importance pratique de son rôle.

Malheureusement, pour un trop grand nombre, elle ne semble pas avoir si haute autorité. Grands principes sans doute, théories captivantes certes, mais qui ont tout au plus une valeur idéale, voilà à quoi la réduisent beaucoup des nôtres. De l'influence véritable, visible, sur la conduite de chaque jour, peu ou prou. Les pratiques religieuses sont une chose, leur adaptation aux actes quotidiens en est une autre. Et l'on a le spectacle tristement lamentable de ces vies à compartiments étanches, pour ainsi parler, où la foi suit son tracé inéluctablement tout à côté des devoirs professionnels, comme deux parallèles qui ne se rencontrent jamais.

Ce n'est pas le spectre effroyable de l'incroyance. A la bonne heure, chez nous, ce mal est à peu près inconnu. Rendons-en grâce au Seigneur: tous ou presque tous ont la foi. Il est devenu banal de le dire. Et le jour de la Saint-Jean-Baptiste, notre foi est toujours un des thèmes verbeusement développés par les orateurs de circonstances. La

rhétorique chaque année a soin de nous rappeler que nous avons conservé ce précieux trésor, que c'est une de nos gloires. Oui, remercions la rhétorique, elle remplit dignement sa mission. Mais elle la remplirait davantage si un jour elle pouvait nous convaincre que notre foi est bien vivante, que notre foi est chez nos gens l'aliment d'une vie intérieure intense, l'inspiratrice de leurs faits et gestes. Hélas... ce jour paraît encore lointain. Et sans être pessimiste, nous osons croire que très peu vivent franchement leur catholicisme. Ils le ramènent la plupart à un amas de pratiques qui se répètent invariablement, vides de sens, nécessairement ennuyeuses, et finalement abandonnées. Le dogme, au lieu d'être la lumière qui éclaire et qui guide, devient tout au plus une vérité abstraite, incompréhensible, pur ornement de l'intelligence dont s'enorgueillissent les théologiens. Aussi bien ceux dont nous parlons n'ont aucune conviction sérieuse, aucune directive solide, qui s'appuie sur le roc inébranlable d'une croyance éclairée et nourrie. La foi du charbonnier, ils s'en contentent trop facilement.

Voilà un idéal qu'ambitionnent même les plus cultivés. On se pique à bon droit de s'instruire le plus possible. A part la spécialisation que requiert sa profession, on a à cœur d'arriver à cette haute culture générale sans laquelle un homme n'est pas véritablement complet. Étrange aberration tout de même; on semble mettre la formation religieuse en marge de la culture générale. Triste mentalité, si elle est volontaire. Elle dénoterait des tendances dangereuses. Gardons-nous d'exagérer: nous aimons mieux penser qu'elle vient d'une habitude héréditaire qui veut que la connaissance scientifique de la religion soit le partage exclusif des ministres du culte. Et les générations se succèdent, puis elles se transmettent cet héritage comme un

bien précieux qu'il faut nécessairement conserver intact. C'est pourquoi tant de préjugés, tant d'obstacles s'amoncellent lorsqu'on veut faire la guerre au plus grand mal du siècle: l'ignorance religieuse. Il y a toute une situation acquise, il y a tout un passé établi, fait d'us et de coutumes devenus quasi indéracinables avec les années.

Devant les plus hauts personnages de la cour de Louis XIV, Bourdaloue ne craignait pas de dire : "Quelque spirituel et quelque raffiné que se pique d'être le siècle où nous sommes nés, avouez, mes chers auditeurs, qu'un des abus qui y règne davantage est de se laisser prévenir des erreurs les plus grossières sur ce qui regarde la vraie piété et la sainteté chrétienne. J'en appelle à vos connaissances et je suis convaincu que vous en convenez déjà avec moi".

Notre temps, encore plus "spirituel" et plus "raffiné" que le dix-septième siècle, n'est pas exempt de ces "erreurs les plus grossières" dont parle l'éminent jésuite français. Vraiment, à notre époque, pas plus ailleurs que dans nos milieux, on dirait que l'ignorance religieuse est en raison directe des progrès; — combien rapides et étonnants, — réalisés dans les différents domaines de l'activité humaine. Et n'allons pas croire que cette absence de science religieuse est circonscrite aux vérités les plus difficiles du dogme catholique, lesquelles après tout semblent être l'apanage de quelques privilégiés; non, elle atteint même les notions les plus élémentaires du petit catéchisme. Le fait suivant en est une des preuves multiples.

Il y a quelques années, dans une de nos grandes villes, en majorité catholique, un personnage huppé, très en vue, bon catholique du reste, que les journaux se plaisaient à appeler savant, déclarait bien candidement à un prêtre qu'il ne pouvait point comprendre pourquoi les protestants ne voulaient pas admettre la présence réelle de Notre-Sei-

gneur au tabernacle de nos autels. Et pour justifier sa surprise, il ajoutait, aussi candidement, que ces Messieurs devaient bien savoir que *le bon Dieu est présent partout*. Ce petit trait bien authentique illustre admirablement notre avancé.

Avec une intelligence si peu, ou mieux, si mal éclairée, on n'est pas sérieusement pratiquant. La dévotion qui ne plonge pas ses racines dans la vérité passée à l'état d'une conviction ferme, est gravement exposée. Aussi l'expérience de tous les jours nous offre-t-elle de fréquents exemples de pratiques religieuses toutes formalistes, emportées par la première secousse. Spectacle, ridicule par certains côtés, mais plutôt propre à tirer les larmes, que celui de ces *bons chrétiens*, membres de toutes les associations pieuses, habitués de la grand'messe du dimanche, réputés modèles dans leurs paroisses, qui, à la moindre difficulté, qui, devant la plus futile objection, se relâchent de leur ferveur première et souvent menacent de tout abandonner. Ils sont les amis de leur curé, ils respectent le clergé; oui, mais ils appuieront de leur vote la candidature de concitoyens dont les principes sont loin d'être recommandables, pour ne pas dire dangereux. Ces *bons chrétiens* feront probablement la communion fréquente, en attendant, comme plusieurs autres, d'imposer par leur vote les biens de l'Église. Industriels charitables, hommes d'œuvres, membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, cela ne les empêche pas de nier pratiquement les enseignements des papes au sujet de la question ouvrière. Libéraux doctrinaires sans s'en apercevoir, souvent ils souhaitent intérieurement que les prêtres restent à la sacristie. Ouvriers intelligents, pères de famille exemplaires, ordinairement soumis à l'autorité, ils comprennent difficilement pourtant la hiérarchie nécessaire

des classes et ne croient pas d'emblée à l'influence de l'Église, même dans l'ordre temporel.

Et cette mentalité incomplète, déformée, ce manque de lumière, de clarté vraie, qui est la condition essentielle pour agir avec rectitude, crée une sorte de scandale dont se gaudissent ceux qui n'ont pas les mêmes croyances. Et l'on s'en va disant, à bouche que veux-tu, que la doctrine catholique est tout au plus bonne à faire des mécontents, qu'elle est incapable de donner au caractère cette trempe nécessaire aujourd'hui plus que jamais.

Il n'y a donc pas d'harmonie entre la foi et la conduite quotidienne. Foi faible, chancelante, foi sans appui, vie chrétienne inconsistante, vie chrétienne médiocre, tel est à peu près le bilan de beaucoup de catholiques. Chrétiens de nom, de surface, c'est tout ce qu'ils sont. Chez eux la religion n'est pas vraiment vécue, la morale chrétienne ne passe pas dans leurs actes. Une honnêteté purement extérieure, de pure convenance, qui les sauve des critiques étroites et malveillantes, un vernis extérieur qui leur donne une certaine apparence de vertu, voilà ce dont ils se contentent. Aussi c'est à se demander s'ils vivraient autrement s'ils n'étaient pas catholiques !

Quelle effrayante responsabilité, nous assumons, il ne faudrait cesser de le répéter. Vivant dans un pays mixte, nous coudoyons chaque jour des gens ébranlés dans leurs croyances et dont la conversion au catholicisme dépend probablement du bon exemple que nous leur donnerons. Hélas ! rien d'étonnant que la grâce divine paraisse si lente à opérer. Elle est à notre merci dans une certaine mesure, elle attend notre généreux concours, et il n'arrive jamais... Qui dira le nombre de ceux qui s'arrêtent sur le chemin de l'Église, mal édifiés par nous qui gaspillons la vérité ? Il n'est pas rare d'entendre certaines réflexions, certains pro-

pos qui font mal au cœur, mais bien de nature à qualifier notre façon de vivre et de faire, nous, les enfants gâtés, qui abusons de ce que d'autres cherchent à posséder au prix de très grands sacrifices parfois.

Il est passé depuis longtemps dans nos mœurs de parler de notre foi bien vivante, de notre vie religieuse intense. Nous mettons un visible orgueil à nous comparer avec les chrétiens, les catholiques des autres pays, avec ceux de la France surtout. Ces comparaisons, il va sans dire, nous les faisons toujours à notre avantage. Soyons donc un peu plus humbles et sachons enfin reconnaître que la France a une élite qui peut et qui doit nous servir de modèle. Il y a au pays de saint Louis et de Jeanne d'Arc, des chrétiens d'une foi et d'une vertu à toute épreuve. Ils constituent une élite dans tous les domaines, groupes d'entraîneurs qui attirent les masses au bien. La dernière guerre, si féconde pourtant en désordres et en déchéances de toutes sortes, a mis à jour des dévouements sublimes, a fait sortir de l'ombre dont ils aimaient à s'envelopper, des caractères d'une beauté surnaturelle à nulle autre pareille. Et que dire des sacrifices généreusement acceptés lors de la fameuse affaire des cultuelles? Sans doute c'est le clergé français qui a été le premier atteint, mais, par contrecoup, les laïcs eux-mêmes furent conviés à partager le dépouillement de leurs pasteurs. Eût-on jamais dans l'histoire de l'Église plus héroïque exemple de renoncement et de mise en pratique des maximes de la foi?

Les protestants eux-mêmes nous donnent à l'occasion de précieuses leçons. Certes, il y a chez nos frères séparés beaucoup d'indifférence; le rationalisme fait de nombreuses victimes dans leurs rangs. Tout de même, elles ne se comptent pas les âmes convaincues et de bonne foi, qui vivent d'une façon conforme à leurs croyances, qui *pensent*

leur christianisme et en font le *leitmotiv* de leurs actes. Prenons un cas coneret et très actuel, celui de la sanctification du dimanche. Nous ne voudrions pas dire que le jour du Seigneur est toujours rigoureusement observé chez les réformés; non, ce ne serait pas la vérité. Cependant, toutes choses égales d'ailleurs, n'est-il point juste d'affirmer que, proportionnellement parlant, le dimanche est moins respecté chez les catholiques que chez les protestants? De notre côté on crie au puritanisme, on crie à l'étroitesse d'esprit. Soyons d'accord, et tout de suite disons qu'il n'est pas question de transplanter dans nos milieux certaines coutumes étranges dont se font une gloire outrancière nos amis méthodistes, presbytériens ou autres. Mais ces exagérations, si exagération il y a, ne nous justifient pas, nous, enfants de l'Église romaine, de manquer avec si peu de sans gêne au précepte dominical. Personne parmi nous ne rejette cette obligation, mais encore ici nous sommes d'une inconséquence qui étonne et désole.

Voilà en raccourci, voilà brièvement décrit le mal dont nous souffrons. Nous sommes des *anémiques spirituels*.

La foi, Dieu merci, nous la possédons encore. Les pratiques religieuses, Dieu merci, notre peuple, dans sa grosse majorité, y reste toujours fidèle. Nous respectons la morale chrétienne, nous la trouvons très belle, et, pour nous, elle ne cesse d'être la meilleure. Oui, tout cela est vrai. Cependant, foi, pratiques religieuses et morale, notre petite enquête l'a démontré, présentent des fissures, signe de leur caducité, signe de leur faiblesse. C'est le témoignage unanime de ceux qui savent voir et observer: notre foi a besoin d'être ravigotée. Elle est malade, et c'est pourquoi elle ne peut, vis-à-vis de notre conduite journalière, jouer le beau rôle qui lui est normalement dévolue.

Son cas n'est certes pas désespéré. Il y a donc des

remèdes capables de la guérir. Indiquons les principaux.

* * *

On l'a diagnostiqué depuis longtemps, le mal contemporain est avant tout un mal d'ordre intellectuel. En effet, ce sont les esprits qui sont particulièrement malades. Sur eux donc doivent se concentrer tous nos efforts.

Ce dont nos intelligences de chrétiens, de catholiques, souffrent le plus, c'est le manque de convictions religieuses solides, lesquelles sont ordinairement les grands moyens de combattre les ennemis de notre foi et de notre vertu. Et, comme la plupart du temps, cette carence de convictions est la résultante nécessaire de l'ignorance; il faut, coûte que coûte, faire pénétrer la vérité, la vérité religieuse, bien entendu, dans les esprits qui en sont de plus en plus avides. Mais, cette ignorance, elle est toujours accompagnée de préjugés qui nous empêchent de voir et de juger les choses telles qu'elles sont. D'où ce défaut de perspective, d'adaptation, cause souvent de faux pas malheureux, d'insuccès regrettables. Aussi bien, tout le travail doit-il se ramener à un travail d'*éclaircissement*, à un travail de *redressement* et à un travail d'*ajustement*.

Le premier travail est certes de beaucoup le plus important, car si nous voyions toujours bien clair, par contrecoup, nous jugerions sagement. Les études théologiques s'imposent de toute évidence. Non pas qu'il faille faire de chacun de nous un maître en sacrée théologie, ou un théologien de renom, mais bien un catholique instruit des vérités dogmatiques et morales de manière d'abord à savoir que celles-ci s'appuient sur celles-là comme sur leur fondement inébranlable, de manière encore à "être toujours prêts à répondre à quiconque vous demande raison de l'espérance

qui est en vous" (I, Pet. III, 15); de manière enfin à ne pas baisser pavillon à la première objection audacieusement lancés par un *quidam* plus ignorant que nous. Or, pour cela, l'étude du petit catéchisme ne suffit plus. Et, si Mgr Dupanloup revenait en ce monde, il aurait cent fois plus raison d'écrire qu'il "est indispensable qu'on sache raisonner ses croyances, qu'on en connaisse les invincibles preuves, qu'on voie le solide terrain sur lequel elles reposent, afin de mépriser tous les sophismes et de tenir inébranlables à l'ancre de son salut".

Nos catholiques instruits ont tous les avantages d'opérer ce travail d'éclaircissement. Les livres et les revues à leur portée qui traitent d'une façon satisfaisante, parce que scientifique, des vérités de notre sainte religion, ne manquent pas, Dieu merci. Nos bibliothèques en sont remplies. Malheureusement, ces endroits où ils pourraient s'instruire à si bon escient, ils ne les fréquentent guère, et, lorsqu'ils y vont, c'est pour se délecter dans des publications plutôt légères, reposantes parfois, cependant pas du tout nourrissantes pour leur intelligence. Et ce qui fait peur, c'est cette insouciance bien constatée chez la plupart de nos catholiques pour les problèmes religieux. Cela encore une fois provient de leur peu de convictions. Et ainsi l'on s'explique comment chez nous il y a, plus qu'on ne le croit généralement, des fervents *pratiques* du *protestantisme*, du *laïcisme* et du *criticisme*. Nous disons à dessein *pratiques*. En théorie, sans conteste, on rejette ces trois erreurs; mais, dans les habitudes quotidiennes, on en fait bel et bien profession. Et sait-on que protestantisme, naturalisme et criticisme ont tous trois abouti à ce quelque chose de monstrueux qui condense tout le mal: le *modernisme*?

Il n'est pas besoin d'être observateur sagace et psychologue profond pour s'apercevoir que dans notre pays nous

coudoyons journellement des gens dont la conduite est franchement la négation de l'autorité du Maître surnaturel et divin manifestée dans l'organe extérieur de l'Église catholique; des gens qui, pratiquement, n'admettent pas l'autorité même de Dieu; des gens, pour qui, réellement aucune autorité humaine n'existe et surtout l'autorité de ceux qui enseignent l'accord entre la foi et la raison. Eh bien, ces trois catégories de personnes, non pas imaginaires, très vivantes au contraire, nous pouvons les classer, sans exagération, parmi les adeptes des erreurs mentionnées plus haut.

Si les études théologiques sont nécessaires pour faire admettre par la raison la place que le Maître Créateur doit occuper dans l'ordre surnaturel et le rôle que doit jouer ici-bas la société que Jésus-Christ a fondée, une bonne formation philosophique ne l'est pas moins pour reconquérir à cette même raison, la confiance que lui ont enlevée les doctrines modernes. Et, de fait, c'est la fausse philosophie contemporaine qui a logiquement conduit à la négation de tous les dogmes. Les tenants des faux systèmes contemporains, "après avoir secoué le joug de l'autorité positive et surnaturelle de Dieu, ont aussi rejeté l'autorité des maîtres qui, dans l'ordre humain de la raison, les devaient toujours retenir dans les lignes du solide bon sens. Ces maîtres s'appelaient de deux noms qui émergent au-dessus de tous les autres, et qui, par là-même, ont été l'objet d'une plus grande hostilité, savoir Aristote et Thomas d'Aquin. L'on sait de quelles railleries et de quels sarcasmes ou de quelle haine on a essayé d'accabler, soit la philosophie d'Aristote, soit la philosophie scolastique, dans le monde de la Renaissance d'abord, au nom d'un faux respect pour le beau langage; puis, dans le monde de la Réforme, au nom d'un faux respect pour la parole de Dieu, seule digne d'occuper un chrétien; enfin, dans ce qu'on appelle aujourd'hui le monde laïque,

digne fruit de la Renaissance païenne et de la Réforme anticatholique. La philosophie d'Aristote a eu le très grand malheur d'être adaptée, d'ailleurs sans violence, par le génie de Thomas d'Aquin, à l'explication rationnelle, dans la mesure où cette application est possible, des mystères de la foi, tels que l'Église catholique les enseigne. Dès lors elle devenait indigne d'être considérée par la pensée moderne. Son second crime était de n'être, au fond et dans ses lignes essentielles, que la codification scientifique du bon sens. Impossible de déraisonner avec elle. Comment eût-elle pu s'accorder avec les sentiments irréductibles de la raison pure ?"

"Mais cela même ne nous indique-t-il pas, de façon très précise, où nous devons aller chercher le remède au mal de la pensée contemporaine ? Puisque ce mal est le divorce d'avec la foi et la dissolution de la raison elle-même, ayant pour cause l'orgueil de l'indiscipline qui n'a plus voulu de l'autorité de l'Église, constituée par Dieu maîtresse de vérité surnaturelle, et de l'autorité des maîtres humains que la sagesse des siècles, où la raison humaine a été la plus ferme, avait si sûrement choisis, si nous voulons que la foi reprenne ses droits — sans lesquels l'homme ne peut atteindre sa fin — et que la raison retrouve sa santé naturelle, n'est-il pas de toute évidence qu'il faut se remettre à l'école de l'Église catholique et à l'école des maîtres de la raison que l'Église elle-même avait daigné reconnaître et approuver". (P. Pègues, *Saint Thomas d'Aquin*, revue mensuelle, 15 mars 1913, pp. 105, 106).

Cette longue citation que nous empruntons au distingué dominicain nous montre bien où peut conduire une philosophie qui est contraire au bon sens. Elle nous donne aussi la vraie raison de ce mépris dans lequel est tombée la scolastique : c'est son alliance avec les vérités de la foi. Il n'est

pas alors étonnant d'entendre Bucer s'écrier au XVIème siècle: *Débarrassez-moi de Thomas d'Aquin, et je me charge de dissiper l'Église.* Motif nouveau pour nous de nous attacher de plus en plus au thomisme, d'en faire la base inébranlable de toutes nos croyances. Attachées à ce ferme rocher, celles-ci résisteront aux bourrasques et aux tempêtes qui en ont fait sombrer tant d'autres.

A part les études spéculatives qui font que notre intelligence éclairée par les motifs de crédibilité adhère aux dogmes fondamentaux du catholicisme, il y a encore ce que nous appellerons volontiers les études *expérimentales*, lesquelles ressortissent plutôt à tout notre être et concourent à leur façon à cette œuvre d'éclaircissement qui est notre premier devoir : nous avons nommé les études *liturgiques* et les études *mystiques*. Trop de catholiques, et pour leur grand détriment, se tiennent en dehors de ce mouvement liturgique et mystique qui s'accroît toujours davantage. Là encore ils trouveraient une source féconde pour alimenter leur foi. Nous assistons aux offices divins souvent sans nous rendre compte des cérémonies qui s'y déroulent. Et naturellement, nous les trouvons longues, ennuyeuses et d'aucun profit. Aussi les désertons-nous petit à petit. Et c'est spectacle lamentable de voir tant de nos églises vides ou presque, pendant que s'y célèbrent les offices liturgiques. Oh ! si l'on comprenait que la liturgie est le "culte officiel de l'Église, organisé par l'autorité compétente", on se convaincrerait vite de la vérité de l'adage connu du pape saint Célestin: *Legem credendi statuat lex supplicandi*, ce qui veut dire que "les lois de la prière liturgique corroborent et appuient la loi de la croyance, de sorte que le divin enseignement de l'Église s'affirme sans cesse sur les lèvres des fidèles qui prient en communion avec elle". Ajoutons que la liturgie affine le sens de la sociabilité. Elle nous prouve

que nous ne sommes pas seuls dans l'Église de Dieu et nous préserve de la plaie de l'individualisme. Et ces prières en commun, et ces offices publics, outre qu'ils édifient, raffermissent les bonnes résolutions, rappellent sans cesse les vérités de nos dogmes; ils les font vivre, pour ainsi parler. N'est-ce pas que la liturgie est on ne peut plus apte à éclairer l'intelligence, et partant, à créer des convictions ?

On doit dire la même chose de la *mystique*.

La vie mystique, c'est la vie avec Dieu, c'est une "vie d'union intime, constante et consciente avec Dieu". (Mgr Waffelaert, *la Mystique et la perfection chrétienne*). Cette vie, on en parle avec un certain tremblement, avec une certaine crainte révérentielle, comme si elle était l'apanage d'un très petit nombre. C'est pourquoi on la délaisse; c'est pourquoi on ne vit pas d'une façon intense sa foi. Sans entrer dans toutes les discussions, lesquelles n'avancent pas toujours les problèmes qui se posent à son sujet, disons, avec un auteur de grande autorité, que "la vie mystique, même dans sa plénitude et sa perfection, est à la portée de tous, à tous les âges, quels que soient la profession et l'état de vie, comme cela est démontré jusqu'à l'évidence par toute l'histoire de l'Église et les fastes de la sainteté".

"Pour commencer à vivre la vie mystique, il n'y a que deux choses qui soient nécessaires : en premier lieu l'état de grâce; en second lieu un peu d'amour et de bonne volonté". (Dom S. Louismet, o.s.b. *La vie mystique*, pp. 51-52). C'est en réalité la vie chrétienne sérieusement comprise et généreusement vécue. C'est ni plus ni moins la vie chrétienne *normale*, et qui, pour ce motif, doit être embrassée par tous. La vie mystique, elle fait donc voir que le mystère de la Rédemption n'est pas une abstraction quelconque, tout au plus bonne à être l'objet d'étude des théoriciens enthousiastes. Non, elle nous dit que le salut du monde

sur la croix est un *fait*, avec des conséquences pratiques, qui ont de sérieuses répercussions sur la vie des individus et des peuples. La vie mystique, elle enseigne que Jésus-Christ est le plus grand personnage de l'histoire dont les doctrines doivent être mises en pratique, et cela, au prix de durs sacrifices, d'où la pauvre nature humaine sort ennoblie et agrandie. Elle est donc, elle aussi, la vie mystique, une excellente école de convictions religieuses, puisqu'en nous faisant vivre les vérités de la foi elle nous en démontre tout le bien fondé, et nous prouve sans réplique que leur fonction est d'être le principe de nos actes quotidiens.

Et ce serait une grave erreur de penser que ces études théologiques, liturgiques et mystiques ne regardent que le clergé, qu'elles sont du luxe pour les laïques. Non, les fidèles comme les pasteurs sont tenus, pour vivre vraiment leur catholicisme, de se mettre au courant des enseignements de l'Église. Or ces enseignements, ils sont, ou théologiques, ou liturgiques, ou mystiques. La même obligation existe donc et pour les uns et pour les autres. Sans doute, le clergé doit s'en faire une spécialité, parce qu'il est l'*Église enseignante*. Tout de même, son devoir est de les communiquer aux laïques, lesquels, d'après le principe général, *sont obligés de connaître leur religion le plus parfaitement possible*, afin qu'elle passe dans tous leurs actes.

Après le travail d'*éclaircissement*, — le plus important, nous l'avons dit, — vient le travail de *redressement* et d'*ajustement*.

Nous sommes en possession de bien des vérités; celles-ci souvent n'occupent pas dans nos esprits la place qui leur revient de droit. Elles vivent chez nous péniblement, parce que entourées, ou mieux enveloppées de préjugés qui sans cesse menacent de les étouffer. Et les fausses maximes de toutes sortes, concernant hommes et choses, nous en

sommes comme saturés. Les préjugés, ils revendiquent les honneurs dus à la seule vérité; ils s'arrogent des privilèges exorbitants parfois. A certains jours, à certaines époques, nous en sommes littéralement les esclaves. N'allons pas croire qu'ils se logent n'importe où, qu'ils ne font pas de choix. Les têtes les mieux faites subissent très souvent le joug de ces visiteurs plus qu'importuns.

Comment faire la chasse aux préjugés? Comment redresser tant de faux jugements, tant de fausses manières de voir et d'apprécier? Comment redresser tout cela? En éclairant l'intelligence, en ouvrant les fenêtres, en élargissant les horizons... Le préjugé, souvent demi-vérité, vérité tronquée, il n'y a que la vérité totale, il n'y a que la vérité exacte qui puisse en venir à bout.

Quant au travail d'adaptation, d'*ajustement*, il suit naturellement les deux autres. En effet, une intelligence bien éclairée, une intelligence bien dressée comprend d'emblée les situations où elle se trouve. Or, nous vivons au vingtième siècle. La vérité n'est certes pas changée, mais les moyens de la propager et de la défendre varient avec les époques. C'est ce que nous devons comprendre. Et pour attirer l'attention des lecteurs sur un seul point, rappelons l'importance que l'Église donne aujourd'hui au journal. La presse est un moyen incomparable de bonne comme de mauvaise propagande. Aussi les papes recommandent-ils la fondation de journaux foncièrement catholiques, qui ont pour mission de défendre la doctrine contenue dans l'Évangile. Et, franchement, est-il sincère catholique, vit-il vraiment sa religion celui qui encourage les journaux neutres, qui critique, qui ne favorise en aucune manière la presse catholique? Certainement non.

Tels sont en résumé les remèdes principaux aux maladies dont souffre le catholicisme de chez nous. Ils peu-

vent facilement se ramener à un seul : *éclairer l'intelligence*.

Une remarque s'impose ici.

Nous venons de toucher à la grande question des rapports de la science et de la morale. Nous n'irons pas jusqu'à dire avec quelques-uns : "Multipliez la science et vous multiplierez la vertu... Rendez l'instruction obligatoire et vous ferez des hommes". Ce serait résoudre à très bon marché dans quelle mesure l'éducation de l'intelligence peut contribuer à l'éducation de la volonté. Et les années, ainsi que l'expérience, se sont chargées de montrer que la confusion entre la science et la morale, confusion commise par Socrate, est une grave erreur. Non, il y a bien des chrétiens fortement croyants et instruits qui sont loin d'être des saints.

"Pourtant, on ne saurait nier que l'enseignement de l'Évangile ne fasse la vertu assez commune et ne développe le sentiment du devoir. Et il demeure toujours vrai que si nous voulons créer chez les jeunes (chez les vieux aussi), un idéal qui inspire leur vie, mettre dans leur âme des idées généreuses et des sentiments purs, les préparer aux actions vaillantes et aux œuvres héroïques, les armer enfin pour défendre plus tard les justes causes, pour soutenir les bons combats, pour dire à l'heure nécessaire les paroles énergiques et vengeresses du droit; si nous voulons, en un mot, former de vrais hommes, d'utiles citoyens et des chrétiens fidèles, il faut nous attacher avant tout à former des âmes convaincues".

"Or, pour avoir des convictions qu'on défend comme on défend un patrimoine, il faut les baser sur des raisons qui ne se jugent que d'après de sérieuses études", (H.-M. Lescalettes, *Conviction religieuse, Saint-Thomas d'Aquin*, revue mensuelle, 15 juin 1913, p. 292).

* * *

Notre catholicisme est soumis à la loi générale : sa vie consiste dans le mouvement. Et tout être qui ne se meut pas, — qui n'agit pas, on dit qu'il est mort. "Il en est de même de la foi, dit saint Jacques (II, 17), si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même".

Une religion qui n'est pas véritablement vécue, c'est-à-dire, qui n'est pas le moteur des actions quotidiennes, est destinée à disparaître dans un bref délai. La plus élémentaire psychologie nous dit assez clairement que pratique et théorie sont au fond inséparables pour douter un instant qu'une religion à l'état abstrait n'en est pas réellement une. Car vivre une doctrine religieuse c'est faire un acte conscient, c'est y penser. Ou encore, vivre son catholicisme c'est rester en contact intime et voulu avec lui, c'est en faire son compagnon de tous les instants, en un mot, vivre sa religion c'est faire la chasse à la dissipation, à la routine qui gâche les meilleures existences. Et l'on voit tout de suite que les vérités dogmatiques et morales finissent nécessairement par être mises au rancart, par être complètement oubliées, lorsque chaque matin on ne les prend pas pour les guides obligés de sa journée. Puis il arrive un moment, et très vite, où l'on se conduit pratiquement comme si elles n'existaient plus.

On recommande avec raison les exercices d'une gymnastique sage et intelligente comme moyen excellent de conserver la santé du corps. Que de gens s'anémient faute de mouvement ! Leurs organes s'atrophient, la circulation devient lente ; c'est, comme suite, l'intoxication avec tout son cortège de maladies qui presque toujours conduisent à la mort. On dirait que ces gens ont pour objectif *la peur de vivre*. Parfois à leur insu, ils sont infidèles à la grande loi de

toute existence qui se résume dans la formule bien connue: *la lutte pour la vie*. Car, inconsciemment ou non, lorsqu'on est indifférent à toutes les suggestions d'une thérapeutique rationnelle et éprouvée par les siècles, on manque au grave devoir de résister aux obstacles qui barrent le chemin.

Même observation pour l'ordre spirituel. Que de catholiques atrophiés, que de catholiques de nom seulement ! Eux aussi, pour ne pas suivre les directions salutaires que leur donne le grand médecin des âmes qu'est l'Église, ne luttent plus, et deviennent des membres morts dont l'amputation est nécessaire. Or, un peuple qui compte par centaines des unités de cette sorte, est sérieusement menacé dans son intégrité morale.

Le peuple canadien-français est chrétien jusque dans la moëlle. Mon Dieu, avons-nous beaucoup de mérite à être ainsi ? Nous le sommes beaucoup par atavisme. Mais rester chrétiens, rester catholiques, augmenter, enrichir le patrimoine à nous transmis, combattre toutes les infiltrations étrangères, d'où qu'elles viennent, et qui sont pour nous le vrai danger du moment, voilà qui est méritoire, voilà notre tâche actuelle.

Vivons donc notre catholicisme. C'est encore la meilleure manière de ne pas déchoir ; c'est la seule aussi de rester fièrement fidèles au passé et de nous préparer sérieusement à jouer le beau rôle que nous réserve l'avenir.

Arthur ROBERT, *ptre*

LE GRAND PRIX D'ACTION FRANÇAISE

Nous publions, ci-dessous, une lettre de notre secrétaire-général, M. Anatole Vanier, que nos lecteurs voudront lire attentivement et à laquelle ils feront l'honneur d'une réponse. Le dévouement à la cause française obtient maintenant quelque crédit, depuis que nous avons une presse libre et propre qui préfère illustrer ses journaux avec des spectacles de beauté morale plutôt qu'avec des éclaboussures de sang et de boue. Nous ne ferons jamais trop cependant pour imposer à l'opinion publique les actes et les hommes qui servent la race en l'honorant. Il n'est pas indifférent à l'âme d'un peuple qu'il accorde son admiration à l'insignifiance ou au mérite, à des fantoches ou à des héros. *L'Action française* n'entend point, en décernant ce témoignage d'honneur, stimuler le dévouement de ceux-là qui font leur devoir pour lui-même, qui ne le feront pas mieux avec l'appas d'une récompense. Elle veut seulement rétablir, pour sa part, dans l'esprit de notre peuple, la hiérarchie des valeurs; elle souhaite aussi, en mettant en vedette des actions d'une certaine qualité, susciter le patriotisme après l'avoir glorifié. Comme nous venons de l'écrire, ce grand prix d'action française sera surtout un témoignage d'honneur. Avec le temps nous espérons lui donner une forme plus concrète. A nos amis de nous y aider.

* * *

Monsieur,

L'Action française se propose de rendre chaque année un hommage aussi solennel que possible au serviteur le plus méritant de la cause nationale. Tant de gloires douteuses sont offertes à l'admiration publique, qu'il convient

d'attirer l'attention sur d'autres spectacles, pour honorer le vrai mérite et redresser le jugement populaire.

En conséquence, voudriez-vous nous désigner celui des nôtres qui, à votre avis, a accompli, entre septembre 1922 et septembre 1923, l'acte le plus méritoire et le plus fécond pour la défense de l'âme française en Amérique? Il va de soi que chacun de nos frères du Canada et des États-Unis peut avoir droit à cet hommage comme il peut y contribuer.

L'"acte" que nous voulons honorer peut revêtir les formes les plus diverses: il peut être un dévouement momentané ou continu, une défense courageuse du droit, la publication d'articles de journaux, d'une brochure, d'un livre, la fondation d'une œuvre importante..., etc.

Chacun comprendra qu'il importe toutefois d'accorder son suffrage aux actes de la portée la plus générale.

Pour que l'hommage soit entouré de la plus grande autorité morale, nous nous proposons de solliciter, par lettre spéciale, le jugement de toutes les sociétés de chez nous vouées plus particulièrement à la défense catholique et nationale. Nous prions aussi les amis et les lecteurs de l'*Action française* de vouloir bien répondre à notre question.

Les réponses seront reçues aux bureaux de l'*Action française*, 369, rue Saint-Denis, Montréal, jusqu'au 15 septembre exclusivement. Chaque réponse devra porter la signature de son auteur.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments dévoués.

Le secrétaire général,

Anatole VANIER.

LES FLORAISSONS MATUTINALES

PAR NÉRÉE BEAUCHEMIN.

Quand on vient de parcourir, pour la première fois, le recueil des poèmes de Nérée Beauchemin, on est sous l'impression d'images et de sentiments qui sortent de la banalité; avant tout autre examen, ce n'est pas trop s'avancer que de dire : "Cet écrivain est plus qu'un habile artisan en vers, c'est un poète."

Du poète, il a les facultés maîtresses : le don de voir, qui dépasse chez lui le don de sentir, du moins à ce qu'il me semble; c'est un peintre à la touche très large, aux couleurs plutôt vives; il préfère les grands tableaux aux fines miniatures; il cultive peu le portrait isolé; il campe ses personnages en des scènes vécues, quand il nous représente des êtres humains; mais, en général, il insiste sur les spectacles que lui offre la grande nature, en ses décors changeants.

Si l'on en vient aux détails de cette œuvre par une lecture plus approfondie, l'analyse en est relativement facile; n'y cherchez pas les détours compliqués du cœur; les sujets sont franchement, nettement délimités et peuvent se classer sous quelques rubriques très simples : ce rêveur au regard lucide a contemplé quelques scènes du passé, dans l'histoire générale et dans celle de son pays; autour de lui, il a vu se succéder les saisons, avec leurs fleurs ou leurs frimas; il a pénétré dans quelques demeures où les joies et les douleurs familiales ont mis en éveil, dans son âme, de fortes émotions; enfin, il est allé méditer dans les édifices religieux dont il a saisi le profond symbolisme. La matière est assez abondante pour exercer le riche talent de Nérée Beauchemin.

Une des premières pièces du recueil, *L'Idylle dorée*, est d'inspiration évangélique : la Crèche de Bethléem est un thème dont le charme ne s'épuise jamais ; selon leur tempérament, les artistes découvrent toujours dans cette nuit de Noël des couleurs nouvelles :

*“Tout reluit sous l'humble chaume en ruine ;
Tout y rutil. O nuits de Palestine,
De vos ciels d'aube pâle, est-ce un reflet ?
Lune magique, est-ce ton sortilège ?
Est-ce l'éclat de ta blancheur de neige ?
Est-ce ton charme, ô bel enfantelet ?”*

Notre poète voit ses personnages surtout par l'extérieur ; mais il en note les traits caractéristiques, capables d'évoquer la vie intense qui les anime :

*“Un homme est là, grave comme en un temple ;
Hiératique, il admire, il contemple,
Ne sachant plus que bénir à genoux.
Dans son long voile et dans sa blanche robe,
Pudique et belle, aux regards se dérobe
Une humble femme au profil triste et doux.”*

La silhouette de la Vierge Mère a séduit saintement les yeux de l'artiste et il souffre avec elle du dénûment où se trouve l'Enfant divin ; Jésus dort, Marie veille ; ni les présents des bergers, ni même les accords de la musique céleste ne peuvent la consoler ; mais, quand elle le voit sortir de son sommeil, les tristes réflexions s'évanouissent :

*“Dans son berceau que la mousse encourtine,
L'enfant s'éveille, et sa lèvre enfantine
S'ouvre et sourit d'un sourire du ciel.
Sur cette bouche idéalement rose,
La Mère, moins songeuse, moins morose,
Pose un baiser mouillé de pleurs de miel.”*

On se fait scrupule d'écourter les citations, quand on étudie chaque morceau et qu'on en goûte les strophes vraiment bien venues, les vers coulants comme une onde très pure. Mais nous aurons occasion d'apprécier plus loin ces mérites de la forme. Pour l'instant, il est juste de remarquer que les couleurs de cette nuit étoilée font penser aux poésies orientales de Victor Hugo :

*“Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement,
Une immense bonté tombait du firmament.”*

* * *

Dans la pièce intitulée *Lumière*, nous avons une tranche d'épopée, avec, comme théâtre, la Rome papale du Vème siècle. En solides alexandrins, le poète dresse en pied un pontife qui fut aux prises avec la barbarie ; c'est une ode héroïque d'une fière allure ; il faut la lire en entier pour en sentir toute la force. A l'heure où le monde allait sombrer sous les coups d'Attila, venu jusqu'aux portes de la ville éternelle, saint Léon osa le regarder en face et le dominer de sa haute stature :

*“Et l'on vit, aveuglant les fils de Zoroastre,
Perçant l'ombre où la haine occulte écume encor,
Brillante des clartés que verse un lever d'astre,
Resplendir la tiare aux trois couronnes d'or...*

*Ce souverain qui n'a que son titre de père,
Qui, pour sceptre, n'a plus qu'un roseau de pasteur,
Ce prince de douleur, d'angoisse et de misère,
Apparaît à nos yeux comme un triomphateur.”*

Nérée Beauchemin se prépare ainsi à chanter les gloires de son pays natal ; ses vers sont du plus haut lyrisme lorsqu'il célèbre l'apothéose de Christophe Colomb, le précurseur des héros du nouveau continent :

*“Terre, terre ! O genèse, ô triomphe, ô conquête !
Le voyant a ravi le secret du destin ;
La barre et la boussole ont franchi la tempête,
L'aube du continent rêvé brille au lointain...*

*Le cri du Découvreur a remué les Mondes.
Place aux héros de la civilisation !
Place à tous les semeurs des vérités fécondes !
Place aux conquistadors de la religion !”*

Le poète invite tous les pays désormais tributaires de “l’immortel marin” à dresser un temple à sa mémoire et à le venger des injustices dont ne put le préserver son génie :

*“A lui les diamants des fleuves de l'aurore,
La guirlande des champs lointains qu'il aborda,
La couronne des verts îlots qu'il fit éclore,
A lui l'humble laurier du jeune Canada !”*

Une étude plus approfondie permettrait de faire une assez large place à la suite des morceaux évocateurs du passé où Nérée Beauchemin salue au passage ses grands ancêtres, ceux qui luttèrent pour l’indépendance canadienne. Dans les larges strophes intitulées *Liberté*, il nous fait voir Papi-neau, l’orateur au “verbe d’airain”.

*“Loyal au Roi, mais fier devant l'absolutisme,
Magnifique d'orgueil et de patriotisme.”*

Puis, c’est Bédard, que les despotes veulent enchaîner :

*“Mais la prison ne peut étouffer la parole :
C'est le flot qui bondit, c'est l'orage qui vole.
Nos rivages encore entendent retentir
La parole et les fers glorieux du martyr.”*

Ailleurs, c’est d’Iberville qui conduit les siens à l’attaque, dans le poème dédié “Aux Marins de l’*Aréthuse* et du *Hussard*”. Ils ont lutté “un contre trois”. Quand le soir vient, avec les “clartés des belles étoiles”, le lecteur a

l'impression crépusculaire de cette "sombre clarté" qui éclaire, dans le chef-d'œuvre cornélien, le récit du Cid Campeador vainqueur des Maures : cela nous donne l'illusion d'être en plein dans la bataille navale où Corneille nous montrait, il y a trois siècles, le triomphe de l'héroïsme contre la force du nombre.

Feuilletons encore ces pages guerrières; voici Québec : que de souvenirs glorieux, aux diverses étapes de l'histoire, s'attachent à la vieille cité, sur son roc intrépide !

*"Comme un fonctionnaire immobile au port d'arme,
Dans ces murs où l'on croit ouïr se prolonger
Le grave écho lointain d'un qui-vive d'alarme,
A ses gloires Québec semble encore songer."*

Mais le poète a concentré plus longuement toute son attention émue sur "La Cloche de Louisbourg", qui est peut-être la pièce la plus significative du recueil :

*"Les boulets l'ont égratignée,
Mais ces balafres et ces chocs
L'ont à jamais damasquinée
Comme l'acier des vieux estocs."*

*Oh ! c'était le cœur de la France
Qui battait à grands coups, alors,
Dans la triomphale cadence
Du grave bronze aux longs accords."*

Le patriotisme des vieux âges est garant du patriotisme de nos jours; tout un poème intitulé *France* est une protestation d'attachement à la terre de là-bas :

*"Aujourd'hui, tout comme naguère,
Ne sommes-nous pas, trait pour trait,
Le vrai profil, le vrai portrait
Du Normand, père de nos pères ?
Français, vous êtes nos grands frères."*

Un autre poète de bonne race a fait écho, de l'autre côté de l'océan, à ces appels fraternels : Charles-Théophile Féret publiait, en 1904, des vers à "La Normandie exaltée", au moment où une partie de la France faisait mine de renoncer à toute bravoure : "J'ai écrit ces vers, disait-il, pour rendre à notre peuple la conscience de son identité superbe. Les Picards, les Lorrains, les Flamands sont nos frères, au moins nos cousins. Ils nous aideront... Et je l'espère, nous ne mourrons pas. Quand on casse des patries, les bons morceaux se ramassent. Et les léopards n'ont pas engendré des chiens". Dix ans plus tard, ces prévisions se réalisaient.

* * *

On a pu voir déjà, au début de cet article, que la lyre de Nérée Beauchemin n'a pas uniquement la note combative. La variété de son inspiration apparaît encore dans les vers qu'il a dédiés à *La claire fontaine*. Nous sommes ici dans le domaine de l'Églogue. A l'abri de ce bosquet virgilien, où l'eau fait entendre un doux murmure, les nymphes modernes viennent prendre leurs ébats.

*"Les jeunes filles, le dimanche,
Y vont nu-tête, fleurs au front,
En mai, sous le chêne qui penche,
En jupe blanche,
Danser en rond."*

Ces vers ont tout le charme de "Sara la baigneuse" de Victor Hugo, avec un accent plus chaste et plus intime. Dans les strophes qui suivent se déroule un roman en raccourci, comme il fallait s'y attendre. Un jeune imberbe, à peine âgé de dix-huit ans, s'est aventuré parmi ces naïades et il n'a pas eu de peine à arrêter son choix sur l'une d'elles qui "se mirait dans la source ombreuse". Mais la belle

inhumaine s'est effarouchée de ses premières déclarations. Au lieu d'insister, il va partir, devenir soldat et faire la guerre, sans oublier, sans être oublié non plus :

*“Trois ans après, un militaire,
Sac au dos, couvert de poussière,
De la fontaine solitaire,
Bâton en main
Prit le chemin.*

*C'est lui ! — C'est elle ! — Sans rien dire,
Le soldat aux yeux attendris,
Et la chère âme qui soupire,
Dans un sourire
Se sont compris.”*

Comme pour faire suite à cette idylle, nous trouvons toute la poésie qui se dégage des berceaux dans *Anne-Marie*, autre pièce aux couleurs tendres, où le regard ne se détache de la physionomie maternelle que pour se fixer sur la rayonnante figure d'une enfant qui va s'endormir.

Mais il y a, hélas ! des yeux d'enfants qui se ferment pour le grand sommeil : si l'on veut se donner la peine de lire lentement l'épigramme intitulée *Grand deuil*, on se rendra compte que le poète a pleuré sur le cercueil d'une victime prématurée de la mort.

N'est-ce pas là toute l'histoire de la vie humaine ? Héroïsme, amour, sourires, larmes ! Celui-là est poète qui sait voir avec des yeux de primitif et sentir avec un cœur toujours jeune les différentes scènes qui se déroulent au cours de nos années.

* * *

Je pourrais trouver bien d'autres motifs d'inspiration si je voulais m'étendre sur les pages où Nérée Beauchemin s'est attardé dans la contemplation des grands spectacles de

la nature, selon l'alternance des saisons; sur ces toiles aux riches couleurs se détachent quelques monuments d'art religieux, comme *La Chapelle des Miracles*, sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré; d'autres fois, il nous dépeint un prêtre aperçu en pleine campagne, portant le Viatique; et ici encore, notre poète est à l'école d'un grand maître, Chateaubriand, admirateur de la beauté de notre religion dans son *Génie du Christianisme*.

Mais la critique n'est qu'une amorce pour qu'un auteur soit lu par le public trop souvent mal initié aux œuvres d'art; bien que les *Floraisons matutinales* datent de 1897, sont-elles suffisamment connues? Je les traite ici comme une œuvre nouvelle et je laisse au lecteur le plaisir de découvrir lui-même d'autres beautés, en le prévenant de quelques défauts qui sont loin de compromettre l'ensemble du livre; chemin faisant, je tâcherai de faire ressortir tout ce que demande de talent la versification où Nérée Beauchemin semble s'être joué des difficultés, grâce à un vocabulaire qui sert à merveille son abondante inspiration.

Les défauts proviennent sans doute de cette incroyable facilité de l'écrivain; l'imagination, on l'a vu, est sa faculté dominante, sans exclure la sensibilité: les images, solennelles ou familières, baignent toujours dans l'atmosphère du sentiment. Mais il n'a pas pris soin d'ordonner ses tableaux, d'en grouper les divers éléments autour d'un sujet central; nombre de ses pièces manquent de cette unité, indispensable en peinture comme en poésie; on y parcourt des énumérations brillantes sans doute, mais qui ne valent que par chacune de leurs parties; chaque strophe semble vouloir se suffire, sans entrer dans un cadre bien défini, dans un dessin préalablement médité et composé avec une logique rigoureuse.

Narrations aux tons variés, mais sans assez de relief, odes oratoires où la trame du discours sent trop souvent l'improvisation, poésie éloquente où l'esprit du lecteur est parfois dérouté, même quand le cœur s'échauffe au contact de celui de l'écrivain, telles m'apparaissent les défaillances dont la seule excuse est dans le tempérament trop riche de Nérée Beauchemin.

Il y a peu de choses à reprendre dans la facture des vers : ils coulent de source ; ce poète, ou je me trompe fort, n'est pas de ceux qui font "difficilement des vers faciles". On le dirait né avec l'instinct de la mesure musicale ; l'orchestration de ses hémistiches est brillante et demeure généralement classique, qualité dont on ne saurait trop le louer, eu égard à l'époque où parut son livre. Les seules déféctuosités que j'ai relevées sont des fautes de style, plutôt que des infractions aux lois des vers. D'abord, quelques néologismes : "eau agatisée — doigts ivoirins". Ailleurs, deux rimes forment un jeu de mots désagréable : "lit vide — livide". Cela prête à sourire dans un sujet très grave. Plus souvent, on rencontre des épithètes accolées à l'avant et à l'arrière d'un substantif, sans aucune conjonction, ce qui est d'un effet fâcheux : "vertes terres neuves — ancien parler pur — nobles temps anciens — chaste apothéose exquise — clairs jolis yeux doux — clair feuillage vert-tendre — clair rire fou".

La langue abondante, la facilité verbale dont dispose ce poète le dispensait, j'en suis sûr, de recourir à ces redoublements d'adjectifs qui passeraient, chez tout autre que lui, pour de pénibles *chevilles* destinées à compléter la mesure du vers ; il lui suffirait d'un peu d'attention et de quelques retouches pour nous donner du parfait, au point de vue de la forme.

* * *

Serai-je autorisé à terminer ces critiques, qui n'atténuent pas ma sincère admiration, par un conseil, vieux de quatre siècles, qu'adresserait Joachim du Bellay aux poètes de son temps, dans son fameux manifeste : *Deffence et Illustration de la langue française* ; "Qui veut voler par les mains et les bouches des hommes doit longuement demeurer en sa chambre; et qui désire vivre en la mémoire de la postérité doit, comme mort en soy mesmes, suer et trembler maintes foys; et autant que notz Poètes courtisans boyvent, mangent et dorment à leur ayse, endurer de faim, de soif et de longues vigiles."

Ce texte court les manuels de littérature; mais il n'est pas mauvais de le rappeler à la jeune Pléiade des poètes canadiens dont la situation, dans l'histoire des lettres de la Nouvelle-France, offre quelque analogie avec l'époque où là-bas, une autre Pléiade jetait les fondements de futurs chefs-d'œuvre.

M. Henri de Noussane les en a avertis, dans un récent article du *Correspondant*, article inspiré par l'immense intérêt que portent les meilleurs écrivains de la Mère-Patrie à leurs confrères canadiens : "Le Canada français littéraire, y lisons-nous, est un diamant d'une eau pure et d'une valeur inestimable; mais il n'est pas encore taillé de manière à resplendir de tous ses feux sur le diadème de la pensée humaine."

Cet avertissement, je tiens à le dire, pourrait s'adresser avec autant de justesse à une foule de poètes français nés en France, qui essayent, comme ici, de faire renaître la littérature provinciale, trop dédaignée par les cénacles parisiens. Lisez le recueil édité actuellement à Paris, chez Delagrave:

Les Poètes du terroir. Vous y trouverez des faiblesses autrement graves que chez Nérée Beauchemin.

Ce n'est pas un motif, tant s'en faut, pour décourager ce mouvement de décentralisation littéraire; il y a, au contraire, une émulation qui doit piquer l'amour-propre des divers groupes de poètes pour qu'ils visent toujours au plus parfait. La beauté vaut bien qu'on travaille à la conquérir dans la plénitude de son idéal éclat.

Abbé F. CHARBONNIER,
Docteur ès lettres de l'Université de Paris.

LES IDÉES EN MARCHÉ

Un de nos amis nous écrit: "Aurez-vous ces mots d'ordre :

Notre drapeau : Le Carillon.

Notre Patrie : Le Canada français ?

"Vous y touchez incidemment, de temps à autre, dans votre excellente revue. Un drapeau : nous en avons une multitude; une patrie: nous lui donnons une multitude de noms."

POUR LA PETITE HISTOIRE

Ils font une œuvre éminemment patriotique tous les ouvriers de notre petite histoire qui ressuscitent la vie ancienne d'une paroisse ou d'un coin de pays. On s'attache à la petite patrie avant de s'attacher à la grande. Puisque notre peuple paraît manquer de patriotisme et qu'il faut à ce patriotisme des motifs pour ainsi dire tangibles, rien ne les fournira mieux que les souvenirs du petit pays où ont vécu, travaillé et toujours souffert les ancêtres immédiats. Il y a de ces petites histoires particulièrement attachantes et, parmi celles-ci, il faut sûrement compter l'histoire de "La montagne de bois" que vient de nous donner M. l'abbé Clovis Rondeau. En lisant les débuts de cette paroisse lointaine de la Saskatchewan méridionale, on apprendra une fois de plus quelle race de merveilleux pionniers furent partout les nôtres et combien sacrés, en ce pays canadien, doivent être les droits de ces fondateurs.

Il faut également louer le comité des fêtes de Saint-Césaire d'avoir réuni en un magnifique album historique, les souvenirs du grand anniversaire de cette paroisse.

L'un des plus grands ouvriers de notre petite histoire est bien M. Pierre-Georges Roy dont l'œuvre vient de l'enrichir de deux volumes. Nous leur réservons une étude spéciale.

LES AMÉRICAINS ET NOUS

On parle beaucoup d'impérialisme par le temps présent, en particulier, d'impérialisme américain.

Nos voisins du sud, ambitieux et entreprenants, emboîtent le pas aux grandes puissances européennes dans la voie de l'expansion coloniale. Désireux d'asseoir leur hégémonie sur un territoire de plus en plus étendu, ils jettent les yeux sur le Pacifique et les pays du continent américain, du nord, du centre et du sud. En attendant qu'une nouvelle interprétation de la doctrine Monroe leur permette d'aller "coloniser l'Europe", ils s'emploient activement à s'implanter dans les divers pays qui, par leur situation géographique, leurs conditions économiques et politiques, gravitent dans l'orbite des États-Unis. Ils rêvent d'une vaste fédération englobant les deux Amériques, et dont Washington serait le centre et la tête.

Peut-on vraiment s'en étonner? L'impérialisme est un des caractères de la civilisation contemporaine. La politique d'expansion territoriale des États-Unis est une conséquence du prodigieux développement économique de ce pays depuis 50 ans. Dès la fin du 19^{ème} siècle, les ambitions politiques des Yankees s'affirment, alors que le progrès commercial leur donne le désir de jouer un rôle mondial correspondant à leur richesse, à leur population, et leur fait une nécessité d'assurer des marchés privilégiés aux produits de leurs fabriques. Merveilleusement servis par les événements des dernières années, les Américains du nord s'affermissent tous les jours dans leur décision d'étendre leur influence, d'ajouter d'autres étoiles à leur bannière.

Déjà leur politique triomphe en Amérique méridionale,

aux Antilles, et dans le Centre-Amérique. Sauf les trois grandes républiques de l'Argentine, du Brésil et du Chili, les autres démocraties hispano-américaines, Bolivie, Pérou, Équateur, etc., nées d'hier à la liberté, glissent rapidement sous leur tutelle, ne conservent plus à l'endroit des Américains du Nord, qu'une liberté théorique. En fait, les États-Unis les gardent à leur merci en détenant dans ces pays ce qui est, en somme, l'élément premier de la liberté d'un peuple : le contrôle des finances publiques, partant de l'administration, des activités politiques. Par divers moyens — la corruption et l'intimidation ne sont pas les moindres — et tous les jours, les Américains consolident là-bas leur position, en se faisant adjudger les contrats pour l'exécution des travaux publics, ou en se faisant concéder dans le voisinage de la mer ou dans les régions les plus riches de l'intérieur, de grandes étendues de territoire qu'ils exploitent, il va sans dire, à leur profit et sans même dissimuler leurs vues.

Un article de Pierre Arthuys, *Revue Universelle* de janvier, donne à ce sujet d'intéressantes précisions.

Par quel procédé les Américains entendent-ils réaliser leurs ambitieuses visées impérialistes? Simplement en tirant partie de la "situation unique" que la guerre leur a faite. L'Europe affaiblie est impuissante. Partout la crise des dernières années a introduit la gêne, le déséquilibre. De tous les pays du monde, au cours de la dernière décade, excepté peut-être l'Angleterre qui ne s'est pas appauvrie, les États-Unis sont le seul qui ait multiplié sa fortune. Démesurément riches, aujourd'hui, les Yankees utilisent l'or et l'utiliseront vraisemblablement de plus en plus comme médium de propagande et d'expansion. C'est par le dollar, arme moins bruyante, mais aussi puissante que le canon, qu'ils entendent faire prévaloir leurs prétentions et implanter le drapeau étoilé sur les cinq continents. C'est

par le dollar qu'ils ont pénétré en Amérique méridionale et s'y sont installés en maîtres; c'est par lui, si nous n'y prenons garde, qu'ils forceront nos portes, à moins que ce ne soit déjà fait.

Car les Américains, avec la ténacité et le sans-gêne qui leur sont propres, poursuivent à l'heure actuelle, par le prêt et le contrôle financier, par le trust, la direction politique et l'intervention directe dans les affaires intérieures, comme à Cuba, à Haïti, à Panama, une campagne de conquête et d'accaparement économique d'autant plus effective et dangereuse que pacifique.

Il n'est donc pas sans intérêt de grouper ici quelques chiffres, dont le rapprochement d'ailleurs ne laisse pas d'être suggestif, et d'essayer d'établir dans quelle situation nous sommes, nous du Canada, vis-à-vis de la grande république voisine.

Pour le dire sur l'heure, au point de vue finances publiques, la situation du Canada à l'égard des États-Unis n'est pas mauvaise, en tous les cas, n'est pas encore compromise. Bien qu'endettés, nous sommes loin de la situation extrême où se trouvent le Pérou et la Bolivie par exemple, qui ont donné leurs douanes en garantie d'emprunts respectifs de 50 et de 33 millions de dollars. Notre crédit n'a pas fléchi. Malgré le désarroi de nos finances à Ottawa, nous en restons les maîtres incontestés.

La guerre, malgré tout le mal qu'elle nous a fait, nous a permis d'apprécier les sommes imposantes accumulées chez nous par l'épargne individuelle. L'Angleterre, jusqu'en 1914, notre pourvoyeuse en capital, est forcée de suspendre ses versements. Par ailleurs notre participation sans limite au conflit européen nous oblige à emprunter pour faire face aux dépenses grandissantes. Des appels successifs révèlent les trésors du bas de laine canadien. Mais l'effort des an-

nées 1918 et 1919, eu égard au chiffre de notre population, est trop grand pour être soutenu. New-York devient sub-séquemment notre banquier. En six ans, la situation du Canada, par rapport au Royaume-Uni et à la république américaine, change totalement d'aspect.

Cependant qu'avant 1914, l'Angleterre absorbait 68% de nos émissions fédérales, provinciales, municipales et d'utilités publiques, elle n'en prend plus en 1921 que 4%. En revanche, les États-Unis nous en achètent aujourd'hui plus de 50%, alors qu'ils n'en prenaient qu'en moyenne 5% jusqu'en 1918. L'Angleterre recule, et les États-Unis avancent rapidement. Au cours des mêmes années se produit l'effort canadien. N'achetant en 1914 qu'à peu près 11% de nos propres obligations, nous nous en réservons en 1918 près de 95% (exactement 94.87%). Toutefois, cette proportion, la presque totalité, tombe en 1919, à 76.89% et en 1920, à 32.82%. La part des États-Unis pour les mêmes années monte de 5% en 1918, à 22.54% en 1919, pour atteindre en 1920, 67.18%. En 1922, le Canada et les États-Unis se partagent pratiquement moitié pour moitié nos 492 millions d'obligations et de titres. L'Angleterre est éliminée.

	1910	1914	1918	1922
Canada.....	\$39,296,462	\$32,999,860	727,446,361	250,194,984
États-Unis.....	3,634,000	53,994,548	33,310,000	242,212,493
Royaume-Uni....	188,070,128	185,990,650	14,600,000
Total.....	231,000,580	272,935,067	775,356,361	492,497,477

A la fin de 1921, en titres d'origine canadienne, les États-Unis détenaient 555 millions de dollars, le Royaume-Uni, 158 millions et le Canada, 945 millions.

Pour pourvoir aux intérêts sur la dette, au remboursement des obligations échues et pour combler les déficits

annuels des chemins de fer, de la marine marchande, etc., le gouvernement central puise sur le marché canadien ce qu'il en peut tirer, et se tourne vers New-York pour compléter les sommes dont il a besoin. L'Angleterre s'efforcera sans doute de reprendre d'ici quelques années, le terrain perdu. Mais les Américains sont de rudes concurrents. Laissés à nos seules ressources, nous pouvons difficilement rivaliser avec eux. Les emprunts répétés des pouvoirs publics, s'ils constituent un placement sûr pour l'épargne canadienne, sont aussi de nature à restreindre le crédit et à gêner le développement industriel et commercial du pays.

Il est à prévoir toutefois, qu'avec la restauration de l'équilibre économique, l'ère des déficits touchera à son terme à Ottawa. Pour le moment, au point de vue finance publique, nous sommes en assez bonne posture vis-à-vis des États-Unis. A moins que nous nous engagions de nouveau dans quelque aventure hors de proportion avec nos moyens, nous n'aurons pas à subir ici la présence d'un contrôleur yankee aux finances ou aux douanes.

Mais précisément, c'est sans doute la dernière chose à laquelle songent les financiers de Wall Street de déléguer chez nous un mandataire chargé de surveiller notre gestion des capitaux qu'ils nous prêtent. Le procédé serait par trop maladroit. Sauf le charitable avertissement d'une de leurs feuilles en 1921, concernant le tort que notre politique ferroviaire peut nous causer sur le marché de New-York, les Américains ont encore pleine confiance en notre solvabilité. L'accès du pays leur est facile. Il est une autre porte par où ils s'efforcent, non sans grand succès, de pénétrer au Canada, pour y étendre leur influence et s'y installer tout à leur aise : le commerce et l'industrie.

L'invasion américaine dans l'industrie et le commerce canadiens progresse avec une rapidité déconcertante. Il

suffit de jeter un coup d'œil autour de nous pour le constater. Systématiquement, et tous les jours, nos voisins nous refoulent et prennent notre place dans tous les domaines de l'activité économique. Pour consolider les positions acquises, agrandir leur champ d'action, ils lancent ici des entreprises nouvelles, en alimentent d'autres de leurs capitaux, ou achètent, tout simplement, celles de nos institutions les plus florissantes qui leur font concurrence sur notre propre marché.

D'après un article de Harvey H. Fisk, paru dans les *Annals of Political and Social Science*, mai 1923, le capital américain placé au Canada aurait passé de trois-quarts de milliard en 1915 à 2½ milliards en 1922, 1½ milliard étant engagé dans l'industrie seulement. Or, au commencement de 1920, la somme totale des capitaux engagés dans les entreprises industrielles canadiennes s'élevait à 3,230 millions de dollars. C'est donc près de la moitié des fonds dont elle a besoin que les Américains fournissent à notre industrie. L'afflux du capital se traduit par la multiplication chez nous des succursales de fabriques et de comptoirs américains. Au cours des quatre dernières années, environ 700 maisons en ont établi, et d'autres attendent le moment favorable, ou cherchent un endroit avantageux pour s'y installer à leur tour.

Toujours d'après M. Fisk, la fabrication au Canada des accessoires de véhicules-moteurs, des abrasifs artificiels, des remèdes brevetés, était en 1919, presque entièrement aux mains des Américains. 61% du capital engagé dans la construction des autovéhicules, et 40% des fonds nécessaires aux industries des viandes en conserve, du lait condensé, du caoutchouc, des peintures et vernis, du cuivre, des appareils électriques, du raffinage du pétrole étaient d'origine américaine. En 1920, les Américains ont placé ici dans la fabri-

cation du papier, \$250,000,000 ou 80% du capital actuellement engagé dans cette industrie, la plus grande du Canada. D'où l'on peut déduire dans quelles proportions les limites à bois en exploitation dans notre pays à l'heure actuelle, le sont au profit de nos voisins. Ceux-ci, paraît-il, se proposent de développer encore davantage dans un avenir rapproché les magnifiques pouvoirs hydrauliques du Canada.

Le but des Yankees est de faire contrepoids le plus vite possible à l'influence du capital anglais dans le développement économique de notre pays.

En même temps que s'accélère l'invasion de l'industrie canadienne par le capital américain, les échanges commerciaux entre le Canada et les États-Unis se développent dans d'énormes proportions. Il est vrai qu'il faut tenir compte ici des conditions anormales qui ont prévalu au cours de la dernière décade; mais cela ne change rien à notre état de sujétion économique vis-à-vis de la république voisine. Nous en dépendons dans une très large mesure pour notre approvisionnement, tant en produits fabriqués qu'en produits naturels, le combustible par exemple.

Nos exportations aux États-Unis qui se chiffraient en 1915 à \$173 millions, s'élèvent en 1921 à \$542 millions pour retomber à \$292 millions en 1922, alors que nos importations du même pays montent de \$297 millions en 1915, à \$856 millions en 1921 et à \$516 millions en 1922. La balance de notre commerce avec la république voisine nous est chaque année défavorable. L'excédent de nos exportations vers l'Angleterre et les autres pays du monde ne suffit pas, ou suffit à peine, à compenser le déficit de nos exportations aux États-Unis. La proportion de nos importations des États-Unis, de 1915 à 1922, par rapport au chiffre total de nos achats, annuels varie de 69 à 82%, tandis que la pro-

portion de nos exportations vers le même pays, comparée à nos exportations totales, ne dépasse pas 45%.

Si maintenant, au déficit de notre balance commerciale, nous ajoutons les sommes que nous versons aux Américains, sous forme d'intérêts, de dividendes, etc., nous aurons établi par quel solde débiteur se ferme notre compte annuel avec la république voisine.

Il est naturel qu'un pays comme le nôtre, en voie de formation, peu peuplé, possédant un territoire immense à mettre en valeur, dépende, dans une certaine mesure, de l'extérieur pour son approvisionnement en objets manufacturés, et qu'il doive, pour assurer son essor, parfaire son outillage, développer ses ressources naturelles, faire appel au capital étranger. Mais encore, ce pays ne doit-il pas, sous prétexte de perfectionner son organisme économique, compromettre sa liberté en se laissant délibérément glisser sous la dépendance de l'un de ses créanciers.

Les notes qui précèdent, bien qu'elles ne présentent qu'un aspect du problème, indiquent déjà suffisamment l'état de sujétion dans lequel se trouve le Canada à l'égard de la république américaine.

Il y a plus. L'attraction qu'exerce sur nous le voisinage des États-Unis et qui se manifeste par l'exode ininterrompu des nôtres vers la frontière, l'engouement d'un grand nombre d'entre nous pour tout ce qui est étranger, l'infiltration lente, mais continue, des mœurs et des habitudes américaines dans notre vie courante, et, faut-il le dire, l'explicable inertie de la masse du peuple canadien en face des problèmes d'intérêt national, inertie que la grande presse, par son mutisme, ne se fait pas faute d'entretenir, autant d'indices qui laissent présumer quelle molle résistance nous pourrions opposer à la vague d'américanisme en train de déferler sur le Canada.

L'afflux croissant du capital américain dans notre industrie et nos finances publiques, l'énorme développement des échanges commerciaux entre le Canada et les États-Unis depuis quelques années, mis en regard des ambitions politiques que nos voisins ne craignent pas d'afficher, et qu'ils s'efforcent de réaliser ailleurs, devraient suffire à éveiller chez nous, l'attention de ceux qui détiennent dans leurs mains l'orientation du pays.

“L'influence accompagne l'argent”, “le drapeau suit le commerce”. Les Américains le savent; nous ne semblons guère nous en douter.

Il serait temps d'éclairer sur ce point l'opinion populaire, d'user d'un peu plus de prévoyance dans le trafic de nos richesses naturelles, d'amender notre politique de concessions sans recours, de canaliser le flot montant de l'or étranger, en particulier de l'or américain, si nous ne voulons pas être réduits bientôt au rôle de serviteurs dans notre propre maison. Nous avons assez longtemps cédé le fonds et le revenu; songeons maintenant à réserver au moins ce qui nous reste du premier, si nous devons, pour un temps encore, sacrifier le second.

ES. MINVILLE,

de l'Association des licenciés en Sciences commerciales.

Bibliographie : *Monetary Times Annual*, 1922; *Canada Annual Review*, 1922; *Annuaire statistique du Canada*; *Annals of Academy of Political and Social Science*, mai 1923; *Revue Unirselle*, janvier 1923, a politique du dollar.

LES CAUSES DE NOTRE MAL¹

Il est des faits, qu'il importe de ne pas se cacher, si navrants soient-ils et quelque pénible témoignage qu'ils apportent contre nous.

L'un de ces faits, c'est que nos revendications pour la défense de la langue française et de notre intégrité ethnique sont loin de grouper derrière elles la masse unanime de nos compatriotes.

Le plus grand péril et le pire malheur, ce n'est pas que les infiltrations étrangères cherchent à nous pénétrer de toutes parts; c'est que nous nous laissions pénétrer volontairement et quelquefois avec contentement. Il en est parmi nous qui appellent bienfaisance ce que nous appelons malfaisance. Pendant que nous peinons à fermer les écluses, eux ne les trouvent pas assez larges. J'en appelle à votre expérience, chers jeunes gens: vous savez comme il est facile de se faire une réputation de mauvaise tête, parmi nos propres compatriotes, en menant des campagnes comme les vôtres, pour la simple exécution des traités et des constitutions. Nous ne comptons plus ceux de nos orateurs et de nos écrivains qui reviennent périodiquement nous prêcher la tolérance, qui nous la prêchent comme ils le feraient aux majorités fanatiques de l'Ontario et de l'Ouest, à nous, Canadiens français, qui cédon sur tous les terrains, qui

¹ Nous publions, sous ce titre, *Les causes de notre mal*, la dernière partie du discours prononcé par l'un de nos directeurs, l'abbé Lucien Pineault, au récent congrès de l'A.C.J.C. à Sherbrooke. Notre ami a cherché les causes qui nous font si facilement pénétrables aux infiltrations étrangères. Il n'en faut pas accuser uniquement la conquête; les causes du mal sont d'abord en nous; puisque les congrès doivent servir à autre chose qu'à débiter des poncifs de bonne entente, notre ami a tenu à s'exprimer franchement.

avons poussé la tolérance pratique jusqu'à frôler le suicide national.

Après les amères déconvenues qui ont suivi les banquets de la bonne entente, il y a quelques années à peine, nous avons pourtant promis d'être moins prodigues de naïvetés, de cesser ce métier de dupes, où nous étions en train de sacrifier le reste de notre dignité. Moins de quatre ans ont passé et nous sommes déjà fatigués de rester dignes. Par amour de la paix à tout prix, nous acceptons de nouveau les mains toujours vides qu'on nous tend, pour permettre peut-être, aux magnats financiers de Toronto, d'enchaîner le Québec français à la politique protectionniste. Ceux qui osent protester ou simplement rester défiants, ne sont plus que des esprits étroits, des extrémistes, des ennemis de la paix canadienne.

Des Canadiens français existent, hélas, qui s'arrangeraient volontiers de la disparition de leur race et de leur langue. C'est le tout petit nombre, nous dit-on. Pas si petit que l'on pense. Ils sont rares aujourd'hui, les théoriciens, qui naguère encore regrettaient qu'on eût gaspillé tant d'argent, tant de travail et tant d'années à rester français, quand il eût été si facile de devenir la première race du Canada, disaient-ils, en ajoutant à nos magnifiques qualités, celles de l'Anglais. Ces théoriciens n'oseraient plus aujourd'hui énoncer tout haut leur doctrine. En revanche nous avons contre nous la masse trop nombreuse de ceux que l'on appelle les "snobs" qui croient atteindre la dernière perfection en copiant les modes, les jeux, les manières, les coutumes des Anglo-Saxons, qui donnent à leurs petits enfants des nourrices et des bonnes anglaises; qui les poussent plus tard, vers les maisons d'éducation anglaise ou à mentalité anglicisée; qui par leur déplorable anglomanie, entraîneraient, s'ils

le pouvaient, certains de nos couvents, comme ils l'ont tenté sans fruit auprès de nos collègues, vers d'irrémédiables déformations.

De ces misères, de ces trahisons, nous avons été plus ou moins complices, par des complaisances trop ouvertes, par des applaudissements trop facilement accordés. Y a-t-il si longtemps que ceux de nos étudiants canadiens-français, gradués des universités ou des collèges anglo-protestants, étaient signalés à l'admiration de leurs compatriotes dans les grands journaux, alors que les premiers de Laval ou de Montréal, champions de la culture française, obtenaient la mention collective du fait divers? Y a-t-il si longtemps que, dans une grande institution française, l'auditoire applaudissait à tout rompre l'une de nos grandes filles qui sortait première du cours anglais, alors que les graduées du cours français se faisaient applaudir du bout des doigts?

Je n'insiste pas; ces faits comme ceux que vient d'évoquer le brillant rapport de M. Martineau, attestent la même vérité: les causes des infiltrations ne sont pas uniquement en dehors de nous; elles sont aussi en nous: elles sont même principalement là.

Mais, quelles sont-elles ces causes?

Quand, pour les bien saisir, l'analyse les scrute dans leurs diverses manifestations, quels mots viennent-elles nous livrer? Et puisqu'elles sont d'ordre psychologique, à quels concepts, à quels sentiments se réduisent-elles en définitive?

Il semble tout d'abord que ce soit uniquement de l'apathie.

Pour tout le monde il est plus facile de se laisser aller que de réagir; et la réaction énergique, persévérante, semble bien l'un des mouvements les moins naturels à

notre peuple, l'un de ceux qu'il n'accomplit qu'avec répugnance et lenteur.

La réaction dont nous bénéficions aujourd'hui a commencé vers 1900.

Je ne vous demande pas ce qu'il a fallu d'efforts, de persévérant enthousiasme de la part de nos chefs, de sottises et de provocations de la part de nos adversaires, pour nous y maintenir depuis vingt ans; je vous demande de vous rappeler ce qu'il a fallu d'ébranlements et de secousses pour la déclencher.

Ni l'affaire des biens des Jésuites, ni l'affaire Riel, qui avaient pourtant suscité dans la province les émotions des grands jours; ni les campagnes orangistes contre les écoles catholiques de l'Ontario, qui avaient duré dix ans; ni le brutal étranglement de nos frères de l'Ouest et du Manitoba, violation la plus grave du pacté de 1867 et premier glas de la confédération, aucune de ces commotions n'avait réussi à nous agiter jusqu'au fond de l'âme et pour des passions moins politiques que nationales. Pour qu'enfin le réveil se fît tout de bon, avec la promesse de durer, il fallut le choc du Transvaal, cette révolution si profonde dans notre politique extérieure; il fallut le prestige d'un homme qui ressuscita soudainement l'une des plus grandes voix du passé, qui nous enseigna à placer l'intérêt du pays au-dessus de la religion des partis; il fallut qu'à l'appel des chefs, une jeunesse accourût, qui revenait d'un pèlerinage à travers les cimetières de notre première histoire; plus heureuse que d'autres, elle avait médité longuement devant le souvenir des héros, devant l'image des sublimes aïeules, devant les grands Français qui ont fait notre race. L'âme pleine de toutes les forces du passé, portant en elle une foi invincible à nos destinées apostoliques, elle crut que le passé méritait un avenir; elle

entra dans notre vie publique, armée de foi et d'études, munie des puissances de l'association, bien décidée à changer quelque chose, décidée surtout à tuer le sommeil, dût-elle mettre un clairon sur toutes les hauteurs de notre pays!

Voilà tout ce qu'il a fallu pour secouer un peu notre apathie: c'est qu'en effet l'apathie s'aggrave chez nous d'autres forces d'inertie, et en particulier d'un manque de confiance en notre culture.

Bien loin d'être persuadés que l'intelligence française possède des dons qui ne la font inférieure à aucune autre; qu'à côté de son idéalisme, elle détient un sens pratique, un besoin d'ordre et de clarté, qui lui permettent de suffire à toutes les besognes de la vie, nous nous sommes fait, au contraire, cette humiliante conviction que l'intelligence anglo-saxonne, avec ses méthodes et son réalisme, sont les seules garanties de supériorité dans les grandes affaires, les hautes entreprises, et qu'il n'y a de succès en Amérique que sous l'égide de la culture anglaise. C'est pourquoi tant de nos marchands, de nos industriels et de nos hommes de finance se croiraient voués à l'insuccès infaillible, ruinés d'avance, s'ils osaient s'afficher devant le public sous une enseigne française; c'est pourquoi nos gens vont porter leurs épargnes aux banques anglaises plutôt qu'aux banques canadiennes-françaises.

De ce manque de foi en notre culture, procède aussi la déplorable aberration qui fait crier à tant de réformateurs sans pédagogie: "De l'anglais, de l'anglais dans nos écoles; nous avons besoin de plus d'anglais."

Le directeur de l'Action française signalait dans une de ses conférences, ce trait de moeurs, qui, hélas, est d'un réalisme bien authentique: "Quand le petit enfant d'école peut lire ses premières phrases françaises, disait-il, sa mère est seule trop souvent à lui sourire; mais quand le pauvre

petit peut enfin, un de ces jours, prononcer ses premiers mots d'anglais, "*horse, cat, mice, how are you?*" c'est toute la visite, c'est toute la parenté que l'on convie autour de la jeune merveille; et il faut entendre les oncles et les tantes s'écrier avec des airs pâmés: "Ah le cher petit, comme il est avancé pour son âge!"

Nous, de l'Action française, n'avons-nous pas contristé d'excellents amis, lorsqu'il y a quelques années, dans un mémoire au Conseil de l'instruction publique, nous avons demandé non pas, comme on nous l'a fait dire, que l'enseignement de l'anglais fût supprimé de certains de nos programmes, mais que, par exemple, la mentalité française de notre jeunesse ne fût pas irrémédiablement compromise, sous le fallacieux prétexte de la mieux former à l'industrie, au commerce et à la finance? Notre doctrine soutenait alors comme aujourd'hui que s'il est utile de savoir l'anglais, il est encore plus utile, même du point de vue de la préparation aux affaires, de se former selon les disciplines de sa race. Car nous croyions en ce temps-là et nous croyons encore que le pire défaitisme c'est de croire à la nécessité absolue de l'éducation anglaise pour conquérir certains succès. Le jour où nous serons convaincus que notre éducation, d'essence française, ne suffit plus aux exigences de toutes les professions, à toutes les nécessités de la vie, ce jour-là nous aurons perdu quelques-unes de nos meilleures raisons de défendre plus longtemps l'autonomie scolaire de la province de Québec; nous ne pourrons plus, sans étroitesse d'esprit nous opposer à un bureau fédéral d'éducation.

Apathie, manque de confiance en notre culture, ces déficits de notre constitution morale en supposent un autre qu'il faut bien avouer et qui est notre manque de fierté.

Mesdames, messieurs, l'histoire nous dit que nos ancêtres furent souvent des gens trop fiers. Il y a longtemps,

n'est-il pas vrai, que nous ne méritons plus ce reproche ? Croyez-vous que si les Canadiens français avaient pour deux sous de fierté, ils accepteraient longtemps d'être rabroués, comme ils le sont trop souvent, dans les ministères à Ottawa, aux bureaux des douanes, par les compagnies d'utilité publique, sur les convois des chemins de fer, et cela de la part de fonctionnaires qui ne sont après tout que des serviteurs du public et dont la première politesse devrait être de parler français dans une province française comme la province de Québec et dans un pays bilingue par sa composition ethnique et sa charte politique ?

Vous êtes-vous jamais demandé ce que feraient à Ottawa soixante-cinq députés anglais, ce que ferait le Board of Trade de Montréal, si un jour on venait leur dire, que le tour des Canadiens français est venu d'être servis en français ; que désormais aux bureaux des douanes, les employés ne parleront plus anglais ; qu'il n'y aura plus de connaissements ni de récépissés en langue anglaise ; que sur les wagons-réfectoires des chemins de fer de l'Etat, les menus ne soient plus rédigés qu'en français ; que les garçons de table seront des jeunes unilingues venus en droite ligne de l'une ou l'autre des concessions de Saint-Donat ou des rangs éloignés de la Beauce ; qu'à Ottawa les livres bleus seront d'abord imprimés en français ; que ces messieurs voudront bien avoir la patience d'attendre une couple d'années la version anglaise et que si ce régime ne leur va pas, il leur restera toujours la ressource de se mettre à l'étude du français.

Vous êtes-vous demandé ce qui adviendrait ?

M. Cahan, le grand avocat écossais de Montréal, nous l'a dit un jour, lorsque parlant à une assemblée de protestation contre le règlement XVII, il prononça ces paroles : "Si l'on vous moleste ainsi, Canadiens français,

si l'on vous traite avec ce sans-gêne, c'est que vous ne savez pas vous défendre; c'est que vos ennemis ont trop fini par croire qu'ils peuvent tout se permettre contre vous. Essayez donc, ajoutait-il, d'imposer quelque chose comme le règlement XVII à la minorité anglaise de la province de Québec. En moins de vingt-quatre heures, une fumée bleue se lèvera au-dessus de Westmount, signal d'un soulèvement prêt à courir de l'Atlantique au Pacifique, pour dresser subitement contre vous la formidable solidarité anglo-saxonne."

Comme nous sommes loin de cette fierté superbe et de cette volonté de réaction! D'où vient cette différence entre les deux races? Serait-ce parce que nous sommes une minorité au Canada? Mais il est d'autres minorités en ce pays. Il y a par exemple, la minorité irlandaise, bien plus faible que la nôtre. Lui a-t-on jamais reproché de manquer de courage et d'audace?

L'excuse ne vaudrait pas, du moins dans cette province, où nous sommes l'immense majorité; où nous sommes chez nous plus qu'ailleurs et où cependant nous acceptons les mêmes traitements et pratiquons les mêmes abdications. Lorsque dans telle institution d'enseignement on compte cinquante personnes de langue française sur un personnel de quatre-vingt et de cent élèves de la même langue sur une communauté de cent cinquante; et que cependant la langue de la maison, la langue usuelle est l'anglais, est-ce encore la faute de la majorité?

N'y a-t-il pas de quoi rêver quand les fondateurs de l'*Action française* nous racontent qu'il leur a fallu livrer une bataille de plus d'un an pour déterminer nos compatriotes de Montréal à parler français au téléphone et à se faire répondre dans leur langue? Pourtant ce fut ainsi. Ceux qui ne parlaient pas anglais se résignaient à ne pas se servir du

téléphone ou à se faire insulter indéfiniment par la petite unilingue à l'autre bout de l'appareil. Et cela se passait encore, il n'y a pas dix ans, dans une ville où vivaient 400,000 Canadiens français, et qui enduraient ce régime depuis plus de trente ans.

Lorsque nous avons demandé le timbre et la monnaie bilingues, c'est-à-dire cette chose si simple dans un pays bilingue : deux mots de français sur les pièces officielles qui vont afficher à travers le monde entier, la dualité ethnique de notre État, l'opposition nous est-elle venue du seul côté anglais? Non. Des compatriotes se sont trouvés pour nous faire le reproche de réduire nos problèmes à une politique de deux sous. Cependant, là-bas, à l'autre bout de l'Afrique, un petit peuple, qui est un vaincu d'hier, a voulu maintenir les droits de sa langue sur les timbres et sur la monnaie de son État; il en a donné cette raison à ses vainqueurs qu'il ne pouvait accepter l'ostracisme qu'on lui proposait sans consentir à sa déchéance politique et nationale. Et pendant que le petit peuple boer revendiquait cet honneur pour un modeste idiome parlé par dix millions à peine d'habitants, il se trouve qu'un autre peuple, dont la défaite date déjà de cent soixante ans, qui vit sous l'égide d'une constitution bilingue, n'aura pas le courage de faire reconnaître, sur les pièces officielles de son État, les droits de la première langue du monde?

Mesdames, Messieurs, il me semble que cette analyse nous éclaire suffisamment: la cause première, la cause profonde de tout le mal, de toutes nos abdications, du plus grand nombre des infiltrations étrangères, c'est le manque de fierté.

Ce mal, voulons-nous l'atteindre dans sa racine? C'est dans nos âmes qu'il faut courageusement descendre, et ce sont nos âmes qu'il faut réformer et guérir. Continuons,

sans doute, ce qu'on a appelé la lutte des détails; redisons avec le vaillant archevêque de Saint-Boniface, Mgr Bélieveu: "S'il n'y a pas assez de français au Canada, c'est à nous d'en mettre !" La lutte pour le détail, pour remettre du français partout où il en doit exister, implique par elle-même une conscience de notre droit et de notre dignité; elle délivre notre peuple de l'hypnotisme de l'anglais; elle rend à notre pays sa physionomie française, qui nous fait notre meilleure publicité devant l'étranger. Mais si nous voulons que notre pays soit français, ayons d'abord une âme française; ayons la fierté de notre sang et de notre culture.

Enrôlez, mes jeunes amis, le plus que vous pourrez de notre jeunesse dans vos cercles d'études, ces cénacles d'où l'on sort, portant au front, avec une foi de confirmé plus vaillante, la confirmation du patriotisme. Vous fêterez bientôt vos vingt ans d'histoire; qu'en mesurant le chemin parcouru, vous ayez la noble ambition de faire votre avenir aussi beau que fut votre passé.

Que partout nos écoles soient des écoles de volonté et de fierté. Notre foi, qui a brisé l'esclavage, qui a restauré la notion du droit, n'enseigne pas l'abdication des droits légitimes.

Notre petite race française, tenue sur les fonts du baptême par des saints comme Champlain, Maisonneuve, François de Laval, par des héros, comme nos grands martyrs; notre petite race française a accompli dans le passé et continue aujourd'hui, à travers le monde, une œuvre apostolique, qui sera peut-être sans parallèle dans l'histoire. Dans la mesure où les maîtres de notre jeunesse le voudront, la noblesse de cette mission pénétrera de plus en plus l'esprit de tous les petits Canadiens français, non pas pour y allumer une pensée d'orgueil, mais pour y faire germer,

avec l'amour légitime de la race qui a fait ces grandes choses, la volonté de la maintenir au service de Dieu.

Puis, ne soyons pas le seul peuple du monde à dédaigner la culture française intégrale. Partout, sauf peut-être en quelques provinces du Canada, on s'honore de parler français. L'évêque de Springfield, Mass., conjurait tout récemment les jeunes Franco-Américains du collège de Worcester de ne pas laisser perdre par leur faute ce que les autres travaillent à acquérir au prix de tant de labeurs. Ne laissons pas périr ce qui est la meilleure substance de nos âmes, ce qui nous a coûté les durs sacrifices de nos pères!

Que les tenants de la paix quand même ne s'effraient pas. Nous ne prêchons pas la haine des races. Le droit naturel, civil et ecclésiastique nous le défend; et nous n'y sommes nullement tentés par tempérament. Ayons seulement le respect de nous-mêmes. Être éveillé, actif, être fier, ne veut pas dire être arrogant, être provocateur. Ni fantoches, ni serviles, mais simplement debout, comme des hommes. Debout!

Lucien PINEAULT, ptre

CETTE PRÉFACE MALHEUREUSE

Voici ce que nous lisons dans la dernière revue des livres de la *Revue Trimestrielle Canadienne*: (Il s'agit d'une préface aux *Vieilles chansons françaises du Canada*, publiées par le Pacifique-Canadien et répandues actuellement en France). "Le folkloriste est souvent amené à faire la psychologie du peuple qu'il étudie. Rien d'étonnant donc si M. Barbeau analyse le caractère du peuple canadien. Mais nous l'arrêtons quand il écrit que si notre paysan "va à l'église, c'est par éducation, car il reste profondément épicurien", et que "son paganisme ancestral durera bien au delà de son christianisme des beaux dimanches". En parlant d'épicurisme l'écrivain a négligé d'en rechercher la signification. Quand au paganisme ancestral des Canadiens français, nous ne savons ce que cela veut dire. Ce sont là deux phrases de trop, parce qu'elles sont fausses; et il est malheureux qu'elles défigurent une préface qui ne manque pas de valeur". — L. D.

UN QUÉBEC INDÉPENDANT?

Nous reproduisons ici une lettre qu'un Anglo-Canadien de Montréal nous adressa, il y a déjà longtemps. Faute d'espace, la publication en fut toujours remise. Cette lettre fera voir à nos lecteurs quel avenir politique un Anglais, originaire d'Angleterre, peut entrevoir pour le Québec. Ne se plaçant pas, comme nous, du point de vue de l'avenir des intérêts supérieurs d'un Canada français, ce correspondant eût favorisé, dès 1917, la formation d'un Québec autonome.

M. Vanier commenta, il y a quelque temps, la résolution de M. Corning, député à la législature néo-écossaise. Depuis (le 28 mai) M. W.-F. Robert, ministre de la Santé du Nouveau-Brunswick, traita à son tour de la rupture possible de la Confédération. Nous sommes donc plus que jamais convaincus que le Canada français n'a pas le droit de se désintéresser des phases de cette nouvelle tendance.

[TRADUCTION]

M. le Directeur,

L'Action française,

Montréal.

Monsieur,

Les derniers événements survenus en Turquie nous ont ouvert les yeux sur le danger que l'impérialisme britannique fait courir au peuple du Canada, et tout particulièrement du Québec, qui se prononcerait pratiquement à l'unanimité contre la participation à une nouvelle guerre provoquée par l'impérialisme anglais.

Ces événements nous portent malgré nous à nous demander si la Confédération n'est pas une agglomération forcée et impraticable (artificial and unwieldy) d'éléments dissemblables, actuellement dominée par la haute finance, pour le bénéfice d'une poignée d'exploiteurs, drapés dans l'Union Jack.

Le Québec aurait repoussé la confédération s'il avait su, en 1867, qu'il serait entraîné dans les guerres de l'impérialisme britannique.

Si, en 1917, la résistance à la conscription avait été conduite par un groupe d'honnêtes gens, d'une habileté moyenne, dirigeant leur effort vers un but défini, Québec eût pu devenir une province indépendante au plus brillant avenir moral et matériel. L'un de ses traits saillants est la prédominance des intérêts économiques et géographiques sur les questions de race et de religion. Les Canadiens français et anglais, travaillant ensemble dans le Québec ont plus de liens communs (have more in common) que les Canadiens français du Québec et de l'Ontario n'en ont entre eux. L'action autonomiste du Québec (the movement for the autonomy of Quebec) deviendra tôt ou tard (ultimately) indépendante de toute préoccupation de race ou de religion. De fait l'un des motifs qu'ont certains Canadiens français de s'opposer à cette autonomie est leur crainte de voir leurs compatriotes des autres provinces perdre les avantages de l'appui (the benefit of the support) des Canadiens français du Québec.

L'opposition des intérêts de langue se manifeste surtout dans le domaine de l'instruction, et l'on peut à peine soutenir que les Canadiens français du dehors aient reçu un concours utile du Québec sous ce rapport (have gained much practical support in this manner).

Le Québec possède pratiquement tout ce qui est nécessaire à une nation souveraine (self-contained nation) et sa population est égale à celle des treize colonies américaines de 1776, avec en plus des ressources dont la science a multiplié encore la valeur.

Une tendance générale favorise, depuis plusieurs siècles, l'établissement vers le Nord, et Québec, à la fin du

vingtième siècle, pourrait bien avoir la population la plus dense de l'Amérique. Il faut se rappeler que ce qui fait le sujet des plus importantes préoccupations de chaque jour relève des provinces : l'instruction, les chemins, la loi des liqueurs, les droits civils, l'administration municipale, etc., et que, dans certains cas, comme les chemins de fer et l'immigration, les provinces possèdent une juridiction concurrente avec le gouvernement fédéral.

Pourquoi alors cette province se laisserait-elle paralyser dans son essor par un gouvernement fédéral rétrograde ?

Un Québec fort et autonome attirerait des milliers de Canadiens français des États-Unis. Je suis pur Anglais et mes relations avec les Canadiens français sont bien petites, mais en écrivant ce que j'écris je crois interpréter l'opinion des Canadiens anglais.

Je dois rappeler ici qu'en 1919 M. Hyman Edelstein, journaliste irlandais-juif bien connu, demeurant à Montréal depuis plusieurs années, publia une plaquette ayant pour titre : "Le fétiche de la Confédération (The Fetish of Confederation)". Il coopéra plus tard avec moi ainsi qu'un groupe de Canadiens français et irlandais, à la formation de la Ligue démocratique québécoise, dont l'objet principal fut l'autonomie du Québec.

Je ne présente pas dans cette lettre un sujet de dissertation académique, mais un principe sur lequel repose tous nos problèmes politiques et économiques (a vital matter going to the very roots of all our political and economic questions). Je fais donc appel à la coopération *immédiate* de toutes les personnes qui approuvent les vues que j'ai exprimées, et les invite à se mettre, sans tarder, en relation avec moi (401, édifice Power, téléphone Main 6300).

Il est tout à fait possible que d'ici six mois (cette lettre nous fut remise avant que la date des dernières élections

anglaises fût connue) un gouvernement travailliste soit élu en Grande-Bretagne. Le parti travailliste anglais a reconnu le principe de la séparation libre (self-determination) pour toutes les parties de l'Empire britannique, de sorte qu'un tel événement signifierait la défaite de l'impérialisme britannique, et l'avenir du Québec serait du même coup un sujet d'intérêt vital, étant donné les liens politiques et commerciaux qui unissent le Canada à la Grande-Bretagne.

Votre tout dévoué,

F. W. GERRISH, B. A.,

Comptable licencié (Chartered accountant, England).

VERS UN COMITÉ NATIONAL

Nous lisons dans la *Voix de la Jeunesse* (*Action catholique*, 11 août 1923) ces lignes qui sont de M. P.-René Chalout : "De ce désaccord entre les différents groupes, il est résulté que pas une seule réclamation n'a été unanime: tantôt elle venait d'un journal de Montréal, tantôt d'un autre de Québec ou d'Ottawa; un jour d'une revue d'avant-garde, le lendemain, d'une société de dilettantes. De telle sorte que jamais, à notre connaissance, il n'y a eu un effort commun et concerté, constant et vigoureux, qui tout probablement eut obtenu ce que nous désirons tous".

M. Chalout regrette ici le désaccord ou plutôt le manque d'entente entre les œuvres de défense catholique et française et qui a pour conséquence de vouer à l'insuccès les revendications que chacune des œuvres a pourtant à cœur. La vérité nous est venue trop souvent de la jeunesse, depuis quelques années, pour que nous n'applaudissions pas, des deux mains, les paroles de notre jeune ami de Québec. A quand le comité national formé de simples agents de liaison venus des associations diverses et qui prépareraient l'accord de toutes pour les revendications communes ?

À TRAVERS LA VIE COURANTE

Les congrès — on se plaît de plus en plus à le reconnaître — ont du bon. Ils auront certainement intensifié chez nous la vie catholique et la vie française. Quel groupement n'a pas maintenant le sien ? Quelle œuvre ne leur doit quelques-uns de ses meilleurs progrès ? Aussi ne faudra-t-il pas s'étonner si quelque beau jour la Ligue d'Action française convoque, à son tour, ses amis...

Mais ce n'est pas pour annoncer cette nouvelle qui serait prématurée, ni en préparer la réalisation que nous écrivons ces lignes. Elles sont venues simplement sous notre plume alors que nous songions à deux manifestations récentes d'un patriotisme ferme et éclairé, à deux événements où l'action française s'est nettement affirmée, nous voulons dire : les réunions annuelles ou congrès de l'*Association catholique des Voyageurs de commerce* et de l'*Association catholique de la Jeunesse canadienne-française*.

Groupés dans la cité des Trois-Rivières, l'une de nos villes les plus françaises et les plus hospitalières, **Les voyageurs catholiques** les voyageurs avaient pris, comme sujet d'études, leurs devoirs : devoir professionnel, devoir social, devoir envers leur association. Or dans ce cadre bien défini, l'amour et la défense des traditions, de la famille, de la langue eurent, leur large place. Chaque rapporteur, je crois bien, en parla. Veut-on un exemple de la manière dont ces hommes savent envisager le grave problème de nos destinées ? Voici quelques phrases extraites du rapport de M. Rodier, du cercle de Montréal : "Au Canada nous devons chercher à réaliser le plus possible le rêve des fondateurs de la Nouvelle-France, en assurant la survivance d'un groupe français et catholique bien uni, se gouvernant lui-même, travaillant à l'expansion du catholicisme et au rayonnement de la civilisation française en Amérique. Sans chercher à hâter la séparation de ce qu'on a appelé notre État français, cherchons à assurer contre tout empiétement l'autonomie de notre province dans la situation présente et à rester maîtres de nos ressources naturelles, de notre commerce et de nos destinées dans l'avenir. Souhaitons donc que notre province soit de plus en plus prospère, de plus en plus catholique, de plus en plus française".

On sentait d'ailleurs, à se mêler avec ces hommes, à les entendre parler — et c'est une impression que nous avons éprouvée chaque fois

qu'il nous fut donné de rencontrer les voyageurs catholiques dans leurs retraites, leurs séances ou leurs congrès — combien leur mentalité est saine, droite, élevée. Notre race vraiment compte peu de groupes dont elle peut être aussi fière.

A Sherbrooke, les membres de l'A.C.-J.C. réunis pour leur conseil fédéral avaient deux sujets au programme: la désertion des campagnes et les infiltrations étrangères.

L'un et l'autre touchent directement à notre nationalité. Ils représentent deux des maux dont nous souffrons le plus à l'heure actuelle. Le second, on le comprend, nous intéresse davantage. Pour la *Ligue d'Action française* c'est un peu l'ennemi capital, l'adversaire que nous avons pris à tâche d'exterminer et sans lequel notre mouvement ne serait pas né. C'est pourquoi, l'an dernier, lorsque l'Association de la Jeunesse en fit l'unique sujet de ses assises de Hull, nous avons consacré à ces réunions toute une chronique.

De la voir revenir cette année sur cette question vitale et rechercher par une enquête si la lutte entreprise avait été menée fermement nous a a réellement enchantés. Aussi l'un de nos directeurs s'est-il fait une joie de porter à ses membres le salut de notre Ligue. En philosophe qu'il est, l'abbé Pinault est remonté aux causes de ces infiltrations et les a vigoureusement dénoncées; puis il a conclu son allocution par les paroles vibrantes qu'on a pu lire plus haut.

Le rapport du vice-président Martineau précéda cette allocution. Il relatait les faits et gestes des membres de l'A.C.J.C., durant l'année écoulée, dans leur résistance aux infiltrations étrangères. Que de traits d'énergie et de vaillance il a rapportés. Un passage entre plusieurs: "Des élèves de collègues font des démarches auprès du procureur et réussissent à ouvrir ou à fermer les ventilateurs de leur classe en leur langue, quand autrefois les indications portaient "open", "shut". Les mêmes élèves craignent que les biscuits et bonbons à noms exotiques ne soient causes d'indigestions graves, et affirment qu'en cas d'incendie ils refuseraient de se servir des *fire escape*... Prudents, les directeurs de la maison ont jugé bon d'installer des escaliers de sauvetage!"

Et si vous souriez et dites que ce sont là des enfantillages, des bagatelles, des détails..., le rapporteur vous répondra par ces paroles, non d'un enfant, certes, mais d'un homme mûr, d'un archevêque, de l'intrépide chef ecclésiastique du diocèse de Saint-Boniface, Mgr Béliveau: "La race canadienne-française vivra du détail ou mourra du détail".

Aussi ceux qui luttent pour les détails méritent-ils d'être encouragés. L'un des derniers présidents de l'A.C.J.C., remarquable par la fermeté et la rectitude de son sens patriotique, M. Guy Vanier, l'a compris. Et il s'est empressé d'offrir un "trophée d'action française" que se disputeraient fraternellement les cercles de l'Association. Le cercle Châtelain de Buckingham en fut cette année l'heureux vainqueur. C'est aussi son vice-président, M. Lévis Lorrain qui remporta le prix de \$25.00, offert par le cercle Dollier de Casson, pour la lutte la plus active contre les infiltrations étrangères. Un autre prix de \$15.00, don du cercle Jacques-Cartier au membre des Avants-Gardes qui se serait distingué entre tous par son ardeur à combattre les anglicismes et les barbarismes, est allé récompenser, dans les plaines de l'Ouest, le jeune Bernard Goulet, président de l'Avant-Garde Provencher, au collège de Saint-Boniface.

Louables initiatives que nous aurions voulu réaliser nous-mêmes depuis longtemps, mais qui furent toujours entravées par notre manque de ressources. Nous sommes heureux que nos amis de l'A.C.J.C. aient pu les entreprendre. Et nous souhaitons qu'elles produisent les résultats désirés, qu'elles stimulent la fierté de notre jeunesse, qu'elles l'aident à se tenir toujours debout.

Une récente publication contribuera aussi à obtenir ce résultat. C'est le compte rendu du conseil fédéral de Hull. **Secouons le joug** Il s'intitule crânement: "*Secouons le joug*". Il se présente sous une élégante couverture bleutée où flamboient les lettres rouges du titre. Il contient surtout deux remarquables études sur les infiltrations étrangères dans la famille et la cité, ainsi que les commentaires auxquels elles donnèrent lieu. Nous ne croyons pas que ce sujet, d'une importance capitale, ait encore été traité si à fond chez nous. Les rapporteurs, aidés par leurs camarades des différents cercles, ont promené partout le réflecteur puissant de leur observation. Ils ont fouillé les moindres coins de la famille et de la cité, et ont fait sortir de l'ombre tous les reniements et toutes les abdications qui s'y cachaient. Quelles lugubres apparitions ! Quelle efflorescence soudaine de pensées, de paroles, de gestes, d'objets dépouillés de leur beauté française et sottement vernissés d'anglais ! A les voir ainsi côte à côte, dans leur ensemble morbide, on se sent pris d'une profonde nausée...

Nausée bienfaisante ! Elle ouvrira les yeux des aveugles et les oreilles des sourds ! Elle donnera aux coupables le dégoût de leurs fautes. Elle stimulera le zèle les vaillants qui se sont attelés à la rude besogne

de réveiller notre sens national. A tous, à toutes, nous recommandons "*Secouons le joug*". Il fera du bien dans chacun de nos foyers.

La RÉDACTION.

LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

NOTRE PRÉSIDENT EN EUROPE

Nous avons déjà annoncé le départ de M. l'abbé Philippe Perrier, président de la Ligue d'Action française, pour un séjour de quelques mois en Europe. Mêlé à toutes les œuvres d'apostolat catholique et français, curé modèle d'une grande paroisse de Montréal, soutenant depuis vingt-cinq ans un écrasant labeur, notre président est allé prendre un repos bien mérité. Son passage en Europe ne pourra manquer de faire du bien à notre pays. M. l'abbé Perrier a pu assister aux fêtes de Montigny-sur-Avre, en l'honneur de Mgr de Laval, puis à celles de Vauvert où le pèlerinage canadien devait aller déposer ses répliques des drapeaux de Carillon; l'un de ces drapeaux, celui du régiment de Guyenne, croyons-nous, a été offert par notre comité de propagande canadienne-française à Paris. A Nîmes et à Vauvert notre président a pris plusieurs fois la parole au nom du groupe canadien. Il y a dit le souvenir que nous gardons à la France et la place que nous lui faisons dans notre vie intellectuelle et morale. "Avec un particulier bonheur d'expression", écrit l'*Éclair* de Montpellier, "il souligne quels bienfaits et quel réconfort ses amis et lui vont rapporter chez eux du berceau et du pays de ce splendide professeur d'énergie que fut Montcalm... et redit avec quelle vigueur, au milieu de l'anglo-saxonisme, la Nouvelle-France veut conserver et développer toujours plus libre et plus vivante l'intégrité de l'âme française". A Montigny-sur-Avre, à Nîmes et à Vauvert, notre président s'est trouvé chaque fois aux côtés de notre excellent ami, Mgr Eugène Beaupin, du comité catholique des Amitiés françaises à l'étranger. Nous nous réjouissons de ces rencontres où l'on ne manque pas de se parler franchement et qui valent mieux que toutes les cérémonies officielles, pour le rapprochement des deux Frances.

NOS PUBLICATIONS

L'*Action française* compte inaugurer dignement, avec le début de septembre, la reprise de ses publications. Dès aujourd'hui nous pouvons annoncer cette bonne nouvelle à nos lecteurs que le premier volume

mis en vente sera une réimpression du *Chez nous* de M. Adjudor Rivard. L'ouvrage n'était plus en librairie; la nouvelle édition, très joliment illustrée par Mlle Berthe Lemoyne, figurera dans la "*Bibliothèque de l'Action française*". Nous n'avons pas à rappeler ici le charme de ce petit livre. M. Adjudor Rivard est au premier rang de nos écrivains; et bien peu ont décrit avec un talent égal au sien, les choses savoureuses du terroir. La réimpression de *Chez nos gens* suivra d'assez près celle de *Chez nous*. Nos lecteurs sont priés d'en prendre avis tout de suite.

Un volume d'un autre genre et d'une autre valeur a aussi pris place récemment dans la "*Bibliothèque de l'Action française*"; et c'est le compte rendu de la troisième session de la *Semaine sociale* tenue à Hull, l'été dernier, sur ce sujet: *Capital et travail*. M. Antonio Perrault nous a dit, dans la dernière livraison de la revue, l'importance de ces assises et le besoin d'un tel enseignement en notre pays. Il arrive assez souvent que les catholiques ne savent pas prévoir, qu'ils songent à étayer leur maison quand elle tombe en ruine; ne refusons pas notre audience et nos encouragements à ces semainiers qui sont vraiment des hommes de prévoyance, qui préparent le terrain aux œuvres de salut. Nous devons signaler ce symptôme fort consolant que le clergé ne ménage pas son attention et ses sympathies à ces précurseurs. Notre directeur qui arrive de la retraite diocésaine au grand séminaire de Montréal, a pu vendre près de 100 exemplaires de la troisième *Semaine sociale*, rien qu'à l'étaler sous les yeux des retraitants. Que les prêtres de partout suivent ce bon exemple; que les laïcs le suivent aussi qui ont des raisons plus particulières de s'intéresser à une bonne solution des problèmes sociaux.

LA REVUE

Il est rare que nos lecteurs nous écrivent, pour une chose ou pour une autre, sans ajouter à leur lettre un mot de louange et de remerciement à l'*Action française* et à l'œuvre qu'elle accomplit. Quelques autres vont plus loin que la parole; au mot de louange ils joignent l'encouragement pratique de nouveaux abonnements. Parmi ceux-ci, nous devons sûrement une mention spéciale à notre excellent ami, Georges Monarque, avocat à Sorel, qui nous adressait en juillet l'éloquent petit billet que voici: "Ci-inclus un chèque de \$20.00 de la part de l'Association des anciens élèves du collège Mont-Saint-Bernard et à votre ordre. Vous voudrez bien adresser un abonnement à votre revue l'*Action française* à chacun des élèves méritants ci-mentionnés... Ces prix ont été accordés pour langue française et patriotisme". Nous adressons à notre ami un merci cordial. Combien de nos lecteurs pourraient imiter quelque peu

cette générosité en faveur d'une revue dont l'action leur paraît nécessaire ! Combien d'autres pourraient aussi nous aider moins brillamment, quoique de manière efficace, en payant seulement leur abonnement.

NOTRE LIBRAIRIE

Ceux qui se présenteront désormais à nos bureaux de la rue Saint-Denis, no 369, pourront constater les modifications assez heureuses que nous avons fait subir à notre édifice. Notre librairie s'installe définitivement au rez-de-chaussée où elle aura de l'espace et de la lumière. Nous prenons occasion de ces changements pour bien rappeler à nos amis le caractère de notre œuvre et la pensée qui préside à chacun de ses développements. *L'Action française* est avant tout une œuvre d'action et de défense nationales par le moyen de la propagande intellectuelle. Pour soutenir l'effort de la revue, nous avons dû créer à côté des œuvres auxiliaires. De là notre librairie et notre service de librairie. Mais en développant chacune de ces œuvres auxiliaires, nous voulons qu'elles s'inspirent du caractère de l'œuvre principale; et c'est en somme par des œuvres d'action française que nous avons décidé de soutenir *l'Action française*. Le commerce pour lui-même, sans égard à la nature de la marchandise, nous a paru indigne d'une entreprise comme la nôtre. C'est pourquoi, dans notre librairie, la première place est faite aux volumes de la "*Bibliothèque de l'Action française*" qui prolonge en somme la propagande de la revue; la seconde place appartient aux *Canadiana* de grande valeur; un troisième rayon va toujours s'élargissant où seront rangés de plus en plus les ouvrages de la littérature de France, ouvrages de grand mérite que la critique aura signalés. C'est parce que ces trois séries d'ouvrages exigeaient plus d'espace que nous avons décidé d'agrandir notre librairie. Nous n'y ajoutons d'autres articles de vente, tels que les cartes, les roses ou les bustes de Dollard, que dans la mesure où ces articles servent eux-mêmes la propagande patriotique. Il nous reste bien d'autres projets en tête. Nous les réaliserons un jour ou l'autre, quand nos ressources nous le permettront, aussitôt que nos amis nous en auront fourni les moyens.

Jacques BRASSIER.

PARTIE DOCUMENTAIRE

A la suite de la récente décision du ministre du commerce, au sujet du *Commercial Intelligence Journal*, notre excellent ami, M. F.-Ad.

Senécal, gérant du Comptoir national, a échangé avec l'hon. J.-A. Robb, les lettres suivantes :

L'hon. J.-A. Robb, M.P., Ministère du Commerce, Ottawa.

Monsieur le ministre,

Il nous a fait plaisir, il y a deux mois, d'accuser réception et de vous remercier de votre lettre du 28 mars qui nous promettait une version française de votre *Bulletin du Commerce Extérieur* (*Commercial Intelligence Journal*).

La rumeur a voulu depuis nous faire croire que les deux éditions de cette publication deviendraient "payantes", au lieu de rester l'article de propagande gratuit qu'a toujours utilisé votre Service "Trade & Commerce".

Cette attitude nouvelle de votre ministère, coïncidant avec l'apparition de la version française de votre revue, n'a pas manqué de donner lieu à une foule de commentaires chez les Canadiens anglais et chez les Canadiens français qui ont le souci d'observer et de faire les rapprochements les plus élémentaires.

Nos concitoyens de langue anglaise ne peuvent guère aimer notre intervention qui les oblige à payer subitement ce qui leur a été gracieusement fourni et même offert durant quelques années; si la rumeur était vraie, notre légitime demande aurait servi à leur donner un "coup d'épingle" de plus et nous croyons sincèrement que les relations sont déjà assez difficiles sans les aggraver davantage.

Quant aux Canadiens français — et nous croyons parler en toute connaissance de cause — ils trouvent singulier qu'une de vos publications, qui a toujours été gratuite, devienne payante du moment que ce sont eux qui la demandent dans leur langue. Ils ne sont guère jaloux de voir leurs concitoyens de langue anglaise bien traités; ils veulent tout simplement le même juste traitement, le traitement que l'on nous prodigue tant en paroles, mais si peu en actes posés.

Nous sommes convaincus que ces considérations dépassent de beaucoup en importance l'aspect matériel de toute la question.

On s'étonne, en certains milieux, que les Canadiens français n'insistent pas davantage pour demander du français partout où il leur en est dû, et l'on a partiellement raison; mais, lorsqu'il faut engager une véritable bataille contre la mauvaise volonté et le parti pris, chaque fois qu'il nous faut obtenir le moindre morceau de papier, il ne faut pas trop s'étonner si, pour hâter l'expédition d'une affaire pressante, nous nous résignons momentanément à prendre ce que l'on nous offre plutôt que de livrer une bataille constitutionnelle.

Contre cette méthode d'agir, il y aurait bien la manière forte où excellent nos concitoyens de race anglaise — et nous ne sommes pas personnellement prêts à les désapprouver en règle générale — mais il nous semble que ce ne devrait pas être la manière d'agir entre les deux races qui vivent côte à côte depuis 150 ans et qui doivent connaître d'autres procédés que la manière du fort contre le plus faible.

Nous portons ces considérations à votre connaissance, parce que nous avons confiance en votre esprit de justice; vous êtes, en outre, en état de connaître les deux races, puisque vous vivez au milieu des Canadiens français depuis longtemps; et nous croyons que ceux-ci ne vous ont jamais ménagé ni leur considération, ni leur respect, ni leur appui lorsque vous le leur avez demandé.

Nous réitérons notre demande pour obtenir la version française du *Commercial Intelligence Journal*, au même titre gratuit, comme toujours, et nous attendons votre réponse avec confiance.

Veuillez agréer, monsieur le ministre, l'assurance de notre considération,

LE COMPTOIR NATIONAL Engr.

Ministère du commerce, Canada.

Bureau du ministre

Ottawa, 12 juin 1923.

Le comptoir national, enr.

55, rue Saint-François-Xavier,
Montréal, Qué.

Messieurs,

J'accuse réception de votre lettre du 8 juin. Je vous ferai remarquer que nous avons l'intention d'imposer un prix de un dollar pour les éditions anglaises et françaises de notre journal de l'*Information commerciale*. Cette souscription commencera le premier juillet prochain pour l'édition anglaise et le premier janvier 1924 pour la version française.

Notre seule raison pour exiger ce paiement pour notre publication est le coût de plus en plus élevé du papier, des salaires aux imprimeurs, compilateurs, de l'encre, etc. Nous avons attendu le plus longtemps possible pour imposer cette charge dans l'espérance qu'une baisse dans les prix s'effectuerait.

Quand la Grande-Bretagne et les États-Unis ont demandé une souscription pour leurs journaux, qui sont semblables au nôtre, nous avons hésité à suivre leur exemple mais comme notre attente a été trompée nous nous trouvons dans l'obligation de les imiter. Le gouvernement anglais réclame six dollars par année pour son journal de commerce et les États-Unis exigent trois dollars par année pour leurs rapports du commerce. Notre prix est de un dollar par an au Canada.

Bien à vous,

(Signé :) James A. ROBB.

L'ESPRIT FRANÇAIS ET LES AFFAIRES

Nous publions ailleurs, d'après la *Rente*, une liste de Canadiens français parvenus au très grand succès dans l'industrie et le commerce. Dans l'article de la *Rente*, cette liste était suivi du commentaire suivant:

"Il serait bon de se rappeler tout cela à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, qui est passée, mais qui reviendra, et qui, à l'avenir comme par le passé, nous apportera des avalanches de discours creux et vides, que notre race ne peut même pas se mettre sous les aisselles pour passer l'eau, car, au contraire des vessies authentiques, et à l'instar des bulles de savon, ils crèvent dès qu'on les serre."

RENOUONS LA TRADITION

Notre force financière favorisera puissamment nos progrès matériels et même intellectuels. L'une des causes de notre faiblesse relative, c'est que nous avons perdu les bonnes habitudes d'épargne que nos pères tenaient de leurs aïeux français. Renouons la tradition. Rapprenons l'économie à nos enfants. Ouvrons-leur un compte d'épargne, où ils déposeront les millions de sous qu'ils gaspilleraient. Ils acquerront ainsi la notion de la valeur de l'argent et le sens de l'économie. L'ambition leur viendra d'arrondir leurs dépôts. Si bien qu'au bout de quelques années, chacun aura à son crédit un joli pécule, et le groupe canadien-français disposera d'une somme importante.

La Banque d'Hochelaga, fondée en 1874 et dont l'actif dépasse 71 millions, offre, pour le succès de cette œuvre nationale, la collaboration de son personnel diligent. Dès demain, amenons nos enfants à la succursale la plus proche.

**Mathématiques, sciences, lettres et langues
en français et en anglais.
Préparation aux examens. Cours classique.
Cours commercial. Leçons particulières.**

RENÉ SAVOIE, I.C. et I.E.

Bachelier ès-arts et ès-sciences appliquées

238, rue Saint-Denis

Téléphone: Est 6162

MONTRÉAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

“L'ABITIBI”

La région de l'Abitibi ouverte à la Colonisation en 1912, compte maintenant une population de 16,000. Quinze belles paroisses parfaitement organisées s'échelonnent maintenant le long du chemin de fer Transcontinental, sur une distance de 120 milles, de Senneterre à La Reine.

Le Colon qui va s'établir aujourd'hui dans l'Abitibi, n'arrive plus dans une région inhabitée. S'il a quelques ressources il peut trouver dans toutes ces paroisses des lots dont le défrichement est plus ou moins avancé, et que leurs propriétaires désireux d'aller s'établir plus loin, peuvent céder à des prix avantageux aux petites bourses. Les curés, les notaires, les principaux marchands de chacun de ces endroits accueillent avec bonté le nouvel arrivant et sont heureux de lui donner tous les renseignements dont il a besoin pour faire le choix d'un bon morceau de terre.

Nous conseillons donc aux cultivateurs de nos vieilles paroisses qui ont des fils à établir, d'aller visiter l'Abitibi. Pour quelques centaines de piastres, ils les placeront sur des fermes dont la valeur augmente de jour en jour.

Pour toute demande de renseignements, on est prié de s'adresser à l'Honorable Monsieur J.-E. PERREAULT, *Ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, Québec.*

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

Préparant aux Situations supérieures du Commerce,
de l'Industrie et de la Finance.

BIBLIOTHEQUE ECONOMIQUE

MUSEE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Délivre les diplômes de "LICENCIE en SCIENCES COMMERCIALES", de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES et de DOCTEUR en SCIENCES COMMERCIALES".

Le diplôme de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES" donne droit à l'admission dans L'"Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec" et dans L'"Association des comptables de Montréal" (Chartered accountant).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux le soir : Comptabilité (Théorie et Pratique), Expertises comptables, Mathématiques financières, Assurances, Banque, Droit commercial, Economie politique, Langues étrangères, etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser au Directeur des Études.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Nous avons besoin de cinq représentants par paroisse pour représenter les compagnies d'assurances suivantes:

NIAGARA
DETROIT
SPRINGFIELD
SECURITY
NEW HAVEN

Nos représentants seront munis de listes de clients possibles, et les commissions sont alléchantes.

Pour plus amples détails, s'adresser à

ALBERT-N. GOORA

ASSURANCES

10, rue Saint-Jean, Montréal, P. Q.

Tél. Main 2015

1.—9 h. du matin à 5 h. du soir

IMMEUBLE DULUTH, *Chambre 53*

50, rue Notre-Dame ouest, MONTRÉAL, CANADA

TELEPHONE: { MAIN 912
MAIN 3487
MAIN 7656

B
U
R
E
A
U
X

2.—5 h. à 7 h. du soir

665, RUE CRAIG EST

MONTRÉAL, CANADA

TELEPHONE: EST 1315

B
U
R
E
A
U
X

3.—7 h. du soir à 9 h. du matin

2750, RUE NOTRE-DAME EST

MONTRÉAL, CANADA

TELEPHONE: LASALLE 5170-W

J'ai besoin d'agents pour toute la province de Québec

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

VERRERIES ARTISTIQUES

Pour églises et foyers

¶ Vitraux d'art de haute classe faits sous la direction d'artistes compétents.

¶ Maquettes et soumissions fournies sur demande. Ouvrage garanti.

¶ Des conditions spéciales sont faites au clergé et aux communautés religieuses.

Importateurs de vitres de toutes sortes. Distributeurs pour la province de Québec de la

VITRE BLANCHE ET SANI-ONYX,

Meilleures que le marbre pour dessus de tables, hôpitaux, laboratoires, etc.

J. P. O'SHEA & CIE.

15, Ruelle Perrault,

MONTRÉAL

TOUJOURS EN AVANT

THE
PRIMUS

Noir et Vert
naturel

En paquets
seulement.



Conserves
Alimen-
taires de
Fruits
et
Légumes
PRIMUS

POUDRE A PATE
CRÈME DE TARTRE
GELÉES EN POUDRE

“PRIMUS”

La marque “PRIMUS” est une garantie de qualité et de pureté.

L. CHAPUT, FILS & CIE, Limitée

Maison fondée
en 1842

2 à 12 rue DeBresoles, Montréal.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Que voulez-vous devenir...

Chimiste? Ingénieur? Architecte?

Pour chacune de ces trois carrières, il n'existe à Montréal, qu'une institution canadienne-française réellement accréditée :

L'École Polytechnique de Montréal

C'est là, et là seulement, qu'on donne une formation véritablement complète et solide.

Cours lumineux, pratique, d'une doctrine approfondie et sûre, matières enseignées par des pédagogues accomplis, spécialistes "calés" !

A l'école Polytechnique, vous n'acquerrez pas cette formation hâtive, superficielle, ces connaissances mal digérées des cours "en 6 mois, 25 leçons, succès garanti" : Vous y prendrez, au contraire, par un travail consciencieux et persévérant, le bagage scientifique et pratique nécessaire pour faire de vous "une autorité" dans la carrière que vous aurez embrassée.

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL

M. Alfred FYEN, directeur

Téléph. Est 3477 - - 228 rue Saint-Denis, Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Pour qu'une boisson gazeuse désaltère

Elle ne doit pas être trop forte en essence ou en sucre. La difficulté est précisément de savoir doser ces deux éléments indispensables aux bonnes "liqueurs douces" : le jus de fruit et le sucre

Les liqueurs Christin étancheront votre soif...

...durant ces jours de chaleur torride que nous subissons. Ce sont les seules qui contiennent la proportion d'eau gazeuse suffisante. Remarquez toutefois que cette qualité exclusive ne leur enlève rien du bouquet, de l'arome, du délicieux "piquant" qui caractérisent depuis plus de 75 ans les boissons Christin. Et c'est après les avoir mises quelques minutes sur la glace, qu'un gosier altéré peut les apprécier à leur juste valeur. Donnez-nous une commande d'essai et vous jugerez.

Que préférez-vous : citron, orange, fraise, cerise etc ?
Nous avons toutes ces variétés pour vous servir.

J. Christin & Cie., Limitée

TÉLÉPHONE: Est 1594

21, rue Sainte-Julie, - - - Montréal

En face du no 180 St-Denis.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LES PRODUITS

“ JOUBERT ”

SONT DE

QUALITÉ

DEMANDEZ-LES

LAIT, CRÈME,
BEURRE,
CRÈME à la GLACE.

J. Joubert
LIMITÉE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour
son bénéfice, le vôtre et le nôtre